

REZENSIONEN

JACK FEUILLET: *Linguistique comparée des langues balkaniques*. Collection de manuels publiée par l'Institut d'études slaves. XIV. Paris: Institut d'études slaves 2012. 286 p. ISBN 978-2-7204-0486-3.

Depuis la publication en français de l'ouvrage mémorable de Kr. Sandfeld en 1930 (SANDFELD 1926/1930) et la constitution de la linguistique balkanique comme une branche autonome de la linguistique, d'autres ouvrages offrant des synthèses des recherches dans le domaine ont vu le jour: les ouvrages de H. W. SCHALLER (1975), G. R. SOLTA (1980) et N. REITER (1994) en allemand; M. BANFI (1985) en italien ou encore P. ASENOVA en bulgare (1989, 2002), de Sh. DEMIRAJ (1994) en albanais, de K. STEINKE & A. VRACIU en roumain (1999). J. FEUILLET a aussi publié un livre de ce type en 1986. Conscient du danger (inévitabile) de se répéter, l'auteur déclare son objectif dans l'avant-propos: présenter «une description systématique des langues balkaniques selon les exigences de la linguistique moderne» (p. 14).

On peut dire d'emblée que l'objectif est atteint – bien que le nombre de nouveaux traits balkaniques n'ait visiblement pas augmenté, l'analyse des faits connus est soumise à une approche nouvelle.

Le livre est composé de douze chapitres, d'un avant-propos, d'une conclusion, d'une bibliographie comprenant 161 entrées et de deux index.

1. Au début de son ouvrage, l'auteur présente les alphabets et les valeurs phoniques des lettres des langues qui feront l'objet de la comparaison, ce qui vise à faciliter la lecture.

Dans le premier chapitre *Généralités* (pp. 27–53) l'auteur présente l'histoire, l'objet et les tâches de la linguistique balkanique. Parmi ses tâches (extension, description, formation), J. Feillet privilégie cette dernière à cause de sa perspective diachronique qui prend en considération la genèse de l'union linguistique balkanique et des balkanismes, les problèmes liés à son substrat, à son adstrat et à son superstrat, malgré les difficultés, dues à l'absence de documents écrits. Il y ajoute aussi de brèves descriptions des langues balkaniques actuelles et disparues. Les langues actuelles sont classées en deux groupes: les langues *de base* (celles qui constituent l'union linguistique) et les langues *périphériques* (le turc et le serbo-croate).

Le terme de N. S. Troubetzkoy «union linguistique» est accepté comme nécessaire pour la base des recherches balkaniques. L'auteur ne se prêle pas à la conjoncture politique et respecte les réalités linguistiques en déclarant: «Pour le linguiste, l'existence de deux langues officielles (le bulgare et le macédonien) ne saurait masquer le fait qu'il s'agit d'un même ensemble» (p. 43) et en acceptant de traiter les quatre standards actuels BCMS = bosniaque, croate, monténégrin, serbe du «serbo-croate comme un bloc polystandardisé» (p. 48).

Dans ce chapitre, l'auteur a omis de mentionner la publication des 6 volumes (2001–2005) de *Малый диалектологический атлас балканских языков* [*Malyj dialectologičeskij atlas balkanskix jazykov*] sous la rédaction générale de A. N. SOBOLEV. Deux petites précisions: 1) On ne peut pas postuler que l'albanais et le roumain avaient «un substrat commun» (p. 43). Il s'agit sans doute de l'affirmation que la

langue-mère de l'albanais était le substrat du roumain; 2) La variante moldave du roumain ne se sert plus de l'alphabet cyrillique – après la démocratisation, le moldave emploie l'alphabet latin comme le fait le roumain officiel (p. 46).

2. Le deuxième chapitre est consacré à la *Phonétique et phonologie* (p. 54–75). Une attention particulière est réservée à l'accentuation, parce qu'elle n'est presque pas étudiée dans un aspect comparatif. L'auteur analyse en détail tous les groupes de mots dans toutes les langues de l'union balkanique. Il porte son attention même sur des difficultés pour les locuteurs natifs et les apprenants (l'accent des substantifs m. Pl. avec terminaison *-ove* en bulgare). Cette partie du chapitre peut servir de manuel. Avec une prudence qui est tout à fait compréhensible, l'auteur essaie de formuler certaines lois dans une perspective comparative, notamment celle que «les langues balkaniques montrent une tendance générale à restreindre partout la liberté accentuelle» et que «l'accentuation sur la pénultième semble être la plus fréquente statistiquement» (p. 75), deux règles très bien illustrées dans les dialectes bulgares en contact avec le grec (Стойков 1993: 172, 174, 180, 185, 224) ou bien avec l'albanais de la Macédoine occidentale (DEMIRAJ 1994: 75) mais non pas dans la langue littéraire.

Une explication plus simple pourrait être donnée pour l'albanais où la loi de la pénultième n'agit pas lorsque la pénultième fait partie de la flexion (*vajza – vajzave*).

Les études sur l'intonation dans les langues balkaniques manquent, avec très peu d'exception (LEHISTE, IVIĆ 1980), ce qui expliquerait que le livre ne commente pas ce problème.

3. La partie principale de l'ouvrage porte sur les systèmes verbaux et nominaux des langues balkaniques. Ils sont analysés dans les chapitres suivants et organisés de façon symétrique: *Structure de l'unité verbale/Structure de l'unité nominale* (chapitres III et VI), *Catégories verbales/Catégories nominales* (chapitres IV et VII), *Groupes verbaux/Groupes nominaux* (chapitres V et VIII).

Etant de type verbal, les langues balkaniques méritent en effet une attention particulière et l'auteur consacre au verbe les trois chapitres mentionnés (III, IV, V) ci-dessus (pp. 76–160). Il est à signaler qu'il ne se contente pas d'analyser simplement les balkanismes verbaux, mais il propose une analyse systématique où ces derniers sont naturellement incorporés.

Dans ce cadre, les phrases sans actants englobent les prédicats «météorologiques» et ceux d'existence. La diathèse est présentée trop brièvement: la distinction entre le réfléchi et le moyen n'est pas nettement retracée; les verbes labiles ou à double orientation (transitifs/intransitifs), caractéristiques du grec, ne manquent pas non plus dans les autres langues balkaniques (p. 82). Dans toutes les langues balkaniques (mais pas en bulgare), il y a un noyau de verbes dynamiques dont la signification lexicale coïncide («commencer», «terminer», «arrêter», «brûler» ... ex. de Y. Lopašov: alb. *filloi punën* 'il commença le travail'/*filloi puna* 'le travail commença'), possèdent cette caractéristique. Il s'agit ici d'un balkanisme «total» (v. Лопашов 1978: 106–107; récemment FRIEDMAN 2010).

Les observations sur l'ordre marqué et non marqué placent le redoublement de l'objet, un balkanisme primaire, sous la lumière de la division actuelle de la phrase. L'auteur examine les conditions et les moyens lexicaux et autres procédés de thématization et de rhématisation. Il pose la question de la différente «servitude» du redoublement dans chaque langue prise à part. Les conclusions sur l'albanais permettent

une affirmation plus catégorique: c'est la langue où le redoublement est presque grammaticalisé. L'affirmation citée d'E. ANAGNOSTOPOULOU qu' «en grec [il] est impossible d'employer le pronom court si l'objet est indéterminé» (p. 91) est en contradiction avec les preuves de KAZAZIS et PENTHEROUDAKIS (1976) pour le grec et l'albanais, selon lesquelles les indéfinis spécifiques («specified») peuvent être redoublés (ex. *Το λίνω ευχαρίστως ένα ουζάκι* 'Un ouzo, je le prendrais avec plaisir.'). ce qui est aussi affirmé pour le roumain. Ainsi le trait spécifique se révèle un balkanisme total, étant donné qu'il concerne le bulgare aussi.

Les catégories verbales – aspect, temps, mode – sont minutieusement étudiés. L'aspect est fondé, selon l'auteur, sur trois oppositions – segmentation, accomplissement et limitation. La théorie de l'auteur sur l'aspectualité comprend des oppositions sous-aspectuelles (p. 103). La conclusion «que le système aspectuel slave n'est pas construit de la même manière que dans les autres langues» (p. 100) est exacte mais pas exhaustive. En réalité, cette catégorie n'est présentée qu'en slave et en grec. Les similitudes entre le grec et le bulgare dans l'emploi de l'aspect sont vraiment impressionnantes (Марку 2004), mais les différences ne sont pas à négliger: au futur et dans les subordonnées «subjunctifs» (cf. p. 105), le grec préfère le «perfectif» par comparaison au bulgare (cf. récemment VALMA 2009 et les ouvrages qui y sont cités).

Les oppositions temporelles sont regroupées dans deux sphères: celle de *non-distanciation* (les temps ayant des affinités avec le présent) et celle de *distanciation* (les temps qui montrent une solidarité avec l'imparfait et l'aoriste). Dans ce cadre sont analysés la formation et la distribution des oppositions typiques pour les langues balkaniques – *futur/futurum praeteriti* et *aoriste/parfait*. Parallèlement les valeurs sémantiques de leurs emplois ne sont pas négligées.

Les oppositions modales sont aussi très bien représentées. L'auteur a fait des observations sur les relations entre l'impératif et l'infinitif, l'impératif et l'aspect (impératif grossier en grec et en bulgare), relations restées sans commentaire dans le domaine de la linguistique balkanique; il a fait aussi des observations sur les rôles du subjonctif analytique (optatif, jussif, dubitatif, suppositif) et des marquants modaux. L'analyse mène vers une conclusion qui n'est pas donnée explicitement, notamment que le subjonctif s'est introduit dans les sphères sémantiques de tous les modes. Il faut signaler ici une inexactitude qui peut provoquer des malentendus: l'affirmation que «l'optatif en vieux bulgare ... a donné naissance à l'impératif» (p. 118) doit être corrigée car cette transformation a eu lieu en proto-slave (Георгиев 1934).

La modalité hypothétique est mise en rapport avec l'emploi des temps verbaux dans la protase et l'apodose. Le médiatif en bulgare et l'admiratif en albanais qui ne sont pas traités dans les ouvrages cités plus haut sur la linguistique balkanique, font ici l'objet d'une analyse contrastive. L'admiratif albanais exerce des fonctions médiatives dans la subordonnée quand le locuteur prend sa distanciation par rapport à l'action. Le bulgare comme les langues qui possèdent un médiatif, présente à l'aide de cette forme verbale, des valeurs admiratives aussi. Malgré les convergences incontestables, les différences entre les deux langues concernent les servitudes grammaticales.

L'interprétation des *groupes verbaux* consiste dans la classification fonctionnelle de toutes sortes de subordonnées traditionnelles (dix au total avec subdivisions): ac-tanciennes (complétives, interrogatives indirectes, relatives), circonstanciennes (spatiales, temporelles), causales, conditionnelles, concessives, finales, consécutives, né-

gatives, contrastives). Le répertoire des connecteurs est exhaustif, leur sémantisme est bien illustré, beaucoup de concordances entre les langues balkaniques sont relevées. Il faut souligner que c'est la première fois qu'il y a une synthèse syntaxique si détaillée dans la linguistique balkanique.

A la fin de ce chapitre sont traités l'infinitif et les participes. L'auteur préfère les interpréter comme «groupes verbaux ayant perdus certaines catégories» (p. 149). Les observations sur l'infinitif en albanais sont plausibles. La supposition que la construction albano-roumaine du type *preposition + participe* (roum. *de băut, de mâncat*) est calqué en roumain sur l'albanais, ne semble pas convaincante (p. 152). Mais la conclusion, à savoir que, dans le domaine des participes, le bulgare et le grec, forment une unité et s'opposent au roumain et à l'albanais, est motivée par l'histoire linguistique (cf. pour le bulgare Гугуланова 2005).

4. Selon l'auteur, les constituants du groupe nominal sont les déterminants, les adjectifs et les expansions (= l'apposition).

En dehors des articles – définis, antéposés (= copulatifs en albanais et en roumain), indéfinis, dont les origines et les emplois sont exposés brièvement, mais d'une manière suffisamment détaillée, l'auteur fait un inventaire des autres déterminants: démonstratifs, interrogatifs, indéfinis, quantitatifs, possessifs et leurs subdivisions. Dans les grammaires normatives des langues balkaniques, ces constituants sont interprétés comme pronoms. Plus loin, dans le chapitre IX *Groupes acatégoriels*, J. Feuillet les interprète aussi comme pronoms. La distinction basée sur les emplois déterminatifs (constituants du groupe nominal) et autonomes (pronoms) constitue une répétition (pp. 166–167 et pp. 203–205) et l'explication indispensable que «les pronoms ... ont la même forme que les déterminants» (p. 203 et d'autres). Tout en appréciant la conception de l'auteur, je crois qu'une brève note pourrait éviter cette répétition, à savoir que les déterminatifs (constituants du groupe nominal) et les autonomes (pronoms) sont représentés par les mêmes unités. Les observations sur le jeu article/démonstratif (p. 167) sont très utiles et constituent un apport permettant de mieux connaître la syntaxe balkanique. Plus généralement, l'exposé sur les groupes nominaux présente d'autres observations importantes, par ex. le changement de genre des numéraux (*doi, două; dva, dve*, etc., p. 171), l'absence de différence entre quantificateurs indéénombrables/dénombrables (*shumë guxim, shumë njerëz*, p. 172), etc. La formation des numéraux de 11 à 19 est analysée comme un balkanisme d'origine slave. Cette hypothèse trouve un appui dans l'ensemble du système des numéraux: la formation des dizaines et des centaines suit le procédé slave de multiplication (p. 171), cf. en roum. *douăzeci, două sute* et en alb. *pesëdhjetë, pesëqint*. En ce qui concerne les déterminants possessifs, le grec «ne peut pas exprimer le possessif qu'à l'aide du pronom personnel au GD (enclitique)», mais en cas d'emphase, le grec ainsi que le bulgare et le roumain, disposent de vrais possessifs. Il y a un clivage entre le grec et le bulgare qui n'emploient les vrais possessifs que dans les cas d'emphase et d'emploi indépendant (*knigata mi/mojata kniga; to vivlio mu/to diko mu to vivlio; pianu ine to vivlio? Diko mu*), et le roumain qui recourt de plus en plus aux vrais possessifs à la place des formes casuelles des pronoms personnels: *cartea mea* (p. 175).

L'auteur exprime une position très réaliste à propos du neutre en albanais et en roumain. Les grammaires normatives des deux langues insistent sur son existence, mais en réalité ses traces en albanais et son état ambigu en roumain prouvent le con-

traire. La confusion du datif et du génitif est le trait balkanique qui a trouvé place parmi les oppositions casuelles. La forme vocative mérite une interprétation plus adéquate qui la met en liaison avec l'impératif (QVONJE 1986) et en dehors du système casuel. L'observation que «les oppositions sont plus nombreuses à la forme déterminée» (p. 186) est juste et a déjà été mise en évidence par I. I. Revzin (Ревзин 1977).

Les groupes nominaux sont analysés avec beaucoup de détails. Des convergences et divergences qui ne figuraient pas dans les précédents ouvrages de synthèse ont été prises en considération, parmi lesquelles les constructions uniactanciennes au datif avec des verbes réfléchis en bulgare et en albanais (*më flibet = spi mi se*, p. 189), actant à l'accusatif avec le verbe «avoir», les phrases prépositives et le regroupement des prépositions (p. 192), la concurrence des prépositions spatiales (p.196) etc. Un bon parallèle albanais-grec: alb. *nga* + N. (p. 192) = gr. *apo* + N., ex. *από μικρός*.

5. Le chapitre IX (pp. 200–225) réunit les groupes qui restent en dehors des groupes verbaux et nominaux. Ils sont pronominaux, adjectivaux et adverbiaux, appelés *Groupes acatégoriels*. Cette dénomination me semble injustifiée car des groupes de pronoms et les adjectifs possèdent des catégories grammaticales nominales. Cette partie est aussi très bien élaborée. Je ne trouve pas de membres des groupes ou de leurs emplois qui soient omis. L'auteur a ajouté aux moyens d'expression d'impersonnalité (p. 203) l'emploi du substantif «homme» qui tend de devenir un pronom indéfini du type *on* en français et *man* en allemand: ex. *omul nu ştie; çovek nikoga ne znae*. Les degrés analytiques de comparaison des adjectifs, un balkanisme primaire (p. 210), présentent une particularité relevée par Christo VASILEV (1968), à savoir: les langues balkaniques à la différence d'autres langues disposant des degrés analytiques de comparaison, remplacent d'une manière analytique les degrés supplétifs aussi, cf. fr. *mal – pire*, roum. *râu – mai râu*; russe *плохой – хуже*, bulg. *лош – по-лош*.

La classification des adverbes est exhaustive; elle repose sur une motivation très logique. Ils sont regroupés selon leurs fonctions: circonstancielles (3 subdivisions), modalisatrices (4 subdivisions), modificatrices (3 subdivisions). On remarquera ici des observations très subtiles. Un seul exemple: le même élément proximal *s* se retrouve dans le bulg. *dne-s*, gr. *σ-ήμερα*, alb. *sot* 'aujourd'hui'; des adverbes temporels peuvent être formés à partir du mot «jour»: roum. *astăzi, azi < zi*, alb. *ditë* (p. 215). Tout le chapitre traite de problèmes qui n'ont pas fait l'objet de recherche en linguistique balkanique jusqu'à présent.

6. Les éléments (invariables) qui n'ont pas trouvé de place jusqu'ici font l'objet d'étude dans le Chapitre X. *Autres constituants* (pp. 226–233). Ce sont les particules qui, dans les langues balkaniques, n'ont pas été étudiées sur un plan comparatif. L'auteur les divise en trois groupes principaux selon leurs fonctions: *marquants d'énoncé* (interrogatifs, jussifs, optatifs); *expressifs*; *coordonnants* (copulatifs, disjonctifs, adversatifs). Cette classification est très réussie et bien illustrée avec des exemples appropriés et naturels. J'ajouterais un élément curieux: la particule expressive *be* (p. 229) possède en bulgare son féminin *ma*, ex. *татко бе* 'o, papa'; mais *мамо ма* 'o, maman'.

7. Les deux derniers chapitres portent sur la lexicologie: la dérivation et le contenu sémantique du lexique (XI. *Formation des mots et phraséologie*, pp. 232–246); les couches généalogique du lexique (XII. *Origine du lexique*, pp. 247–260).

La formation des mots est décrite selon l'origine des formants: grecs, latins et romans, slaves, turcs, etc. Quelques remarques:

- Le suffixe hongrois *-ás* n'est pas un emprunt en bulgare: les mots *bogataš*, *službaš* *tărğaš*, *družbaš* de sens péjoratif (p. 238) et encore: *palaš* 'lévrier, chien de chasse', *Murğaš* oronyme et oïconyme en Bulgarie Occidentale, sont formés à l'aide du suffixe bulgare *-aš* < *-axъ* (Младенов, Василев 1939: 173); en revanche, le suffixe hongrois figure dans le mot emprunté en bulgare *gulaš*.
- La raison pour laquelle la préfixation (*ne-*, *prea-*, *răz-* en roumain et *kollo-* en albanais) est intégrée dans le cadre de la composition (p. 239) au lieu d'être traitée avec la dérivation n'est pas claire.

L'auteur a raison d'accompagner les mots dérivés par une traduction française. Mais il est tombé sur des mots «albanais et roumains, introuvables dans les dictionnaires» (p. 236, 237), qu'il a empruntés à l'ouvrage déjà cité d'ASENOVA (АСЕНОВА 1989). On peut penser que ces mots existent, si les linguistes qui les citent à l'origine sont les Albanais A. ХИУВАНИ et E. ÇАВЕЈ (1976) et le Roumain O. DENSUSIANU (1975). Il s'agit sans doute de mots vieillissés ou dialectaux (par ex. roum. *bihac* 'forêt épaisse et basse, maquis' en emploi à Vâlcea, Muntenia) qui peuvent être omis.

A mon avis les notions *lexies*, *isosémies* et *tournures phraséologiques* ne sont pas nettement distinguées. L'*isosémie*, un terme appliqué aux langues balkaniques par S. V. СЕМЧІНСКІЙ (Семчинский 1976), est observée dans le lexique, la phraséologie, les expressions figées.

L'auteur attribue une grande importance au lexique commun qu'il trouve négligé. La complexité du lexique est présentée par les couches d'origines différentes: tout à tour il analyse l'apport du substrat, du grec, du latin et du roman, du slave, de l'albanais, du turc et d'autres langues. Il a pleinement raison de postuler l'existence d'une «union lexicale», si le turc et le serbo-croate y «participent à part entière» (p. 247).

La brève conclusion du livre (pp. 261–266) est fondée sur l'idée que l'aire balkanique représente une zone transitoire entre les langues européennes de l'Est et celles de l'Ouest. Dans le domaine verbal les particularités temporelles, aspectuelles et modales possèdent en général des traits européens, ainsi que des spécificités typiquement balkaniques. Le domaine nominal et le domaine phrastique qui englobent surtout des balkanismes dits primaires, illustrent aussi la transition linguistique Est-Ouest.

Les traits communs des langues balkaniques ne sont pas inconnus des autres langues européennes. Mais, selon l'auteur, «ce serait une erreur scientifique de penser que les traits communs sont l'effet du hasard» (p. 261). Et si les langues balkaniques «forment une union linguistique, c'est parce qu'elles sont les seules à posséder *en même temps* dans un espace géographique déterminé un certain nombre de traits communs» (p. 266). J. Feuillet défend le terme de *Sprachbund* en l'interprétant comme un anneau liant les langues européennes. Un tel point de vue pourrait vraiment arracher la linguistique balkanique de son isolement.

Le livre est accompagné d'un index des noms des auteurs cités dans l'ouvrage et d'un index des mots, y compris des termes employés. C'est un outil extrêmement utile et facilitant l'usage du livre.

Le livre de Jack Feuillet *Linguistique comparée des langues balkaniques* est un ouvrage moderne et intéressant. Outre les langues formant l'union linguistique balkanique, l'auteur prend en considération aussi les langues périphériques telles que le turc, le serbo-croate et le slovène, ses autres recherches ne recourent d'ailleurs pas qu'au serbo-croate et au tzigane. Il faut souligner aussi l'intérêt que porte l'auteur à l'accentuation dans les langues balkaniques. Les recherches dans le domaine de la prosodie sont en effet très insuffisantes. Bien que les faits linguistiques nouveaux, présentés dans le livre ne soient pas nombreux (ce qui est difficile à cette étape du développement de la linguistique balkanique), l'interprétation des problèmes traditionnels du domaine est soumise à une approche non-traditionnelle. (La modernité de la méthode n'est cependant pas dénuée d'erreurs, par exemple dans la citation de noms géographiques, tels que Tatar-Pazardžik (p. 44): cet oïkonyme a retrouvé sa forme actuelle Pazardžik dès la fin de XIXe s.) Les qualités de ce livre sont surtout dans l'analyse moderne de la syntaxe (spécialement de la subordonnée) qui est une nouveauté dans la linguistique balkanique et dans l'attention équilibrée qui est portée aux convergences et aux divergences entre les langues balkaniques.

La publication du livre de J. Feuillet est un fait positif et permet de renouer avec une tradition plus au moins oubliée en France: analyser les problèmes de la linguistique balkanique en français.

Bibliographie

- BANFI, E. (1985): *Linguistica balcanica*. Bologna: Zanichelli. BL 15.
- DEMIRAJ, Sh. (1994): *Gjuhësi balkanike* [Linguistique balkanique]. Shkup: Logos-A.
- FEUILLET, J. (1986): *La linguistique balkanique. №10 des Cahiers balkaniques*. Paris: Publications Langues ,O.
- FRIEDMAN, V. (2010): «Lability as a Scalar Balkanism». In: P. Assenova, A. Petrova and Ts. Ivanova (eds.): *The Verbal System of the Balkan Languages – Heritage and Neology*. Veliko Tŕrnovo: Faber. 63–69.
- KAZASIS, K.; PENTHEROUDAKIS, J. (1976): «Reduplication of indefinit direct objects in Albanian and modern Greek». *Language* 2 (52). 398–403
- LEHISTE, I.; IVIĆ, P. (1980): «The Intonation of Yes-or-No Questions – a New Balkanisms?» *Balkanistika* VI (Editor Kenneth E. Naylor): Slavica Publishers. 45–53.
- REITER, N. (1994): *Grundzüge der Balkanologie. Ein Schritt in die Eurolinguistik*. Berlin, Wiesbaden: Harrassowitz.
- SANDFELD, Kr. (1926): *Die Balkanfilologien. En oversigt over dens resultater og problemer*. København: Bianco lunos bogtrykkeri.
- SANDFELD, Kr. (1930): *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*. Paris: Edouard Champion.
- SCHALLER, H. W. (1975): *Die Balkansprachen. Eine Einführung in die Balkanologie*. Heidelberg: Karl Winter.
- SOLTA, G. R. (1980): *Einführung in die Balkanlinguistik mit besonderer Berücksichtigung des Substrats und des Balkanlateinischen*. Darmstadt: Buchgesellschaft.
- STEINKE, K.; VRACIU, A. (1999): *Introducere în lingvistica balcanică*. Iași: Editura Universităţii „Al. I. Cuza”.

- VALMA, E. (2008): «Etude morphosémantique du futur en parlars grecs de la Bulgarie». *Contrastive linguistics*. (Sofia), XXXIV, 3. 25–40.
- VASILEV, Chr. (1968): «Addenda et Corrigenda zu Sandfelds Linguistique balkanique». *Zeitschrift für Balkanologie* VI/1. 92–96.
- QVONJE, J. I. (1986): *Über den Vokativ und die Vokativformen in den Balkansprachen und im europäischen Sprachareal*. Copenhagen: University of Copenhagen (= Modern Greek and Balkan Studies, Supplementary Volume 1).
- Асенова, П. (1989/2002): *Балканско езикознание. Основни проблеми на балканския езиков съюз*. [Linguistique balkanique. Problèmes fondamentaux de l'union linguistique balkanique]. София: Наука и изкуство / В. Търново: Faber.
- Георгиев, В. И. (1934): «Отрицателната заповед в гръцки, латински, български, старориндийски и инюнктивът». *ГСУ ИФФ XXXI*. 1–88.
- Гугуланова, И. (2005): *Българските причастия и деепричастия в славянски контекст*. София: УИ „Св. Климент Охридски“.
- Лопашов, Ю. А. (1978): *Местоименные повторы дополнения в балканских языках*. Ленинград: Наука.
- Младенов, Ст. и Ст. П. Василев (1936): *Грамматика на българския език*. София: Казанлъшка долина.
- Марку, Хр. (2004): *Проблемът за вида в новогръцки език в съпоставка със славянския глаголен вид (върху материал от български, руски и полски)* [Thèse de doctorat, Université de Sofia].
- Ревзин, И. И. (1977): «Вопросы структурно-типологического подхода к категории определенности в балканских языках». *Балканский лингвистический сборник*. Москва: Наука. 208–218.
- Семчинский, С. В. (1976): «Межъязыковая изосемия в языках и диалектах карпатского ареала». *Общекарпатский диалектологический атлас*. Москва: Наука. 36–42.
- Стойков, Ст. (1993): *Българска диалектология*. Трето изд. под ред. на М. Сл. Младенов. София: БАН.

Sofia

PETYA ASENOVA

HOLM SUNDHAUSSEN: *Jugoslawien und seine Nachfolgestaaten. Eine ungewöhnliche Geschichte des Gewöhnlichen*. Böhlau Verlag: Wien, Köln, Weimar 2012. 568 S. ISBN 978-3-205-78831-7.

Das apokalyptische Ende des zweiten Jugoslawien in den 1990er Jahren ist mit Sicherheit als extremes Beispiel für das Scheitern eines modernen (oder modern anmutenden) Staates zu bezeichnen, als „ungewöhnlicher“ Zerfallsprozess, um beim Vokabular des Verfassers zu bleiben. Gleichwohl ist prononcierten Stimmen wie Holm SUNDHAUSSEN Recht zu geben, die immer wieder davor warnen, die Geschichte Jugoslawiens apodiktisch von dessen blutigen Ende aus schreiben zu wollen, zumal es bislang keine hinreichenden Erklärungen für die Gründe dieses Desasters zu geben scheint. Und selbst in der Retrospektive sei Jugoslawien nicht mehr und nicht weniger „künstlich“ gewesen als all das, was die Staatskunst des 20. Jahrhunderts sonst noch – weltweit – hervorgebracht hat.

Das Verwirrspiel fing dagegen eher bei den oftmals willkürlich implementierten nationalen Zuordnungen an. Es erweist sich auch heute noch als Sackgasse, bei der nationalen Musterung allein sprachliche oder religiöse Kategorien zu Rate zu ziehen. So einfach sind Identitäten, zumal auf dem Balkan, ex post nicht feststellbar. Eine

weitere Facette dieses Dilemmas besteht im munteren Rätselraten, wer oder was die „Jugoslawen“, die es laut den Bevölkerungszählungen bis zuletzt gab, (in ethnischer Hinsicht) eigentlich ausgezeichnet habe. Hinzu kommt im Nachgang eine stark fragmentierte Erinnerungslandschaft im postjugoslawischen Raum, wengleich allerorten eine gewisse „Jugonostalgie“ als verbindendes Element anzutreffen ist.

Sundhaußens Buch gliedert sich zunächst in zwei große Komplexe. Im ersten wird das sozialistische Jugoslawien von 1943, d.h. von der zweiten Sitzung des „Antifaschistischen Rates der Volksbefreiung Jugoslawiens“ im bosnischen Jajce, bis 1991 abgehandelt. Das titoistische Jugoslawien wurde damit noch während des Zweiten Weltkriegs, inmitten des Wirrwarrs der Fronten (Tito-Partisanen, Četnici, Ustaše, ...) aus der Taufe gehoben und stellte einen kompletten Bruch mit den staatsrechtlichen Traditionen der Vergangenheit dar. Im Zuge der schrittweisen Machtübernahme Titos und der Kommunisten bedingte die Abrechnung mit den Gegnern, dass das Regime unter anderem die Legitimierung im Kult der (eigenen) Opferzahlen suchte. Gleichzeitig leiteten Tito und sein Gefolge die politische Revolution sowie umfassende sozioökonomische Umwälzungen ein. Nach dem Bruch mit Stalin von 1948 erfolgte abermals eine ideologische, außenpolitische und wirtschaftliche Neuausrichtung.

Als entscheidender Knackpunkt zeichnete sich währenddessen die weitgehende (gesamt-) staatliche Dezentralisierung bzw. deren unbeabsichtigten Folgen ab. Zuvor aber erlebte Jugoslawien „goldene Jahre“, die insbesondere von Industrialisierung, Urbanisierung und einem tiefgreifenden sozialen Wandel sowie vom außenpolitischen „Sonderweg“ der Blockfreiheit geprägt waren. Spätestens ab den 60er Jahren erwies sich dann einerseits das beträchtliche ökonomische Entwicklungsgefälle, das große Auswirkungen auf viele soziale Indikatoren in den Republiken hatte, und andererseits die kroatisch-serbische Sprachenfrage, welche den Zwist um nationale Symboliken repräsentierte, als innerjugoslawischer Spaltpilz. Die Antwort Titos darauf war quasi eine fortschreitende Zu-Tode-Förderalisierung in den 60er/70er Jahren, während sowohl im Bund als auch in den Republiken streng auf einen nationalen Proporz in allen administrativen Gremien geachtet wurde.

Nach Titos Tod 1980 folgten politische Agonie und ökonomische Talfahrt, die sich nicht zuletzt auf den individuellen Wohlstand negativ auswirkte. Auf serbischer Seite rückte das „Kosovo-Syndrom“ (S. 219) immer stärker in den Mittelpunkt der Krisendebatten. Dieser merkwürdigen nationalen Selbstbespiegelung verdankte dann Slobodan Milošević seine Popularität, die ihn dazu befähigte, durch einen kalten Putsch die Führung der serbischen Teilrepublik einzunehmen und später, im Jahre 1989, die Autonomie Kosovos und der Vojvodina gleichfalls staatsstreichartig aufzuheben. Gerade in diesem Akt sieht Sundhaußen den eigentlichen Ausgangspunkt für die rasanten Auflösungserscheinungen der gesamten Föderation. Die Marginalisierung des Bundes der Kommunisten und der wachsende Widerstand aus Slowenien und Kroatien waren die Begleitmusik. Die Desintegration mündete schließlich in Referenden und neuen Verfassungen in den Teilrepubliken. Damit war die Selbstblockade der jugoslawischen und parteilichen Führungsgremien perfekt.

Im zweiten Großabschnitt folgt die Schilderung der Sezessionskriege und aktueller Problemlagen. Die maßgeblichen Akteure während der Kriege werden ebenso kritisch beleuchtet wie die Rolle der internationalen Vermittlungsbemühungen. Ge-

rade in Bosnien habe sich abgezeichnet, so Sundhaußen, dass der Terror gegen die Zivilbevölkerung konstitutiv für das Kriegsgeschehen war, dass „ethnische Säuberungen“ gleichsam das Ziel, und nicht den bloßen Umständen geschuldet waren. Die damit verbundenen Gräueltaten konnte man international sozusagen „live“ und zur besten Sendezeit mitverfolgen. Gerade dieser Umstand habe – zumindest in der westlichen Hemisphäre – eine neue, schockierende Wahrnehmung des Krieges, ja von bewaffneten Konflikten generell herbeigeführt.

Der Friedensschluss von Dayton 1995 habe den Makel besessen, den nach wie vor latent schwelenden Kleinkrieg im Kosovo keiner überzeugenden Lösung näher gebracht zu haben, sodass die Lage ein weiteres Mal eskalierte und die NATO 1999 schließlich militärisch in den Kosovo-Krieg eingriff. Als recht anregend erweist sich an dieser Stelle ein Exkurs über das Profil der Täter in den postjugoslawischen Kriegen bzw. welche Instrumente die Psychoanalyse bereithält, um der Frage nach den Motiven, welche „normale Männer“ zu solchen entsetzlichen Verbrechen bewegt haben, auf den Grund zu gehen. Ein zweiter Einschub befasst sich mit den mentalen Vorprägungen der betroffenen Gesellschaften und wie sich das, was der Autor unter den Schlagworten „Orientalismus“, „Balkanismus“ und „Okzidentalismus“ zusammengefasst hat, in der Propaganda der jeweiligen Parteien widerspiegeln.

Die Nachkriegszeit aller Ex-Republiken ist bis heute von einer Phase der Konsolidierung und Institutionalisierung bestimmt, welche eine mehr oder weniger gelungene Staatsbildung impliziert. Bei manchen Kandidaten meldet Sundhaußen dagegen mit gutem Grund erhebliche Zweifel am Erfolg an: Bosnien-Herzegowina, Kosovo, Makedonien, Montenegro. Hinzu kommt fast überall, außer beim „Musterknaben“ Slowenien, die Bewältigung der Kriegsfolgen – nicht nur im materiellen Sinne, sondern dies gilt auch für die Spätfolgen abnormer psychischer Traumata infolge von Vertreibungen, Vergewaltigungen etc. Auch die historische und juristische Aufarbeitung wird vermutlich noch lange den gesellschaftlichen Diskurs in den postjugoslawischen Staaten bestimmen. Solange dieser Prozess nicht so richtig in Gang gekommen ist, geben die Kriegsverbrecherprozesse im fernen Den Haag hierbei den Takt vor. Auf diese geht auch Sundhaußen ein und zitiert auch andernorts ausgiebig aus dem Untersuchungsmaterial. Die anschließenden Ausführungen zu den einzelnen Nachfolgestaaten hinterlassen dagegen lediglich einen cursorischen Eindruck.

Wer den Autor kennt, den verwundert die kleine, wehmütige Reminiszenz zum Schluss seines Werkes kaum: „Keiner der neuen Staaten wird – auf sich gestellt – die Herausforderungen des 21. Jahrhunderts bewältigen können. Und keiner wird jemals die Bedeutung erlangen, die Jugoslawien einst hatte. Ein großes Zerstörungswerk wurde erfolgreich vollendet“ (S. 517). Ansonsten ist nur kaum etwas an Verklärung zu finden. Auch wenn Sundhaußen mitunter das ein oder andere saloppe Wortspiel bemüht, ist die Arbeit von Sachlichkeit und Ausgewogenheit gekennzeichnet. Das Buch wartet nicht nur mit Illustrationen, sondern auch mit einem ausführlichen statistischen Anhang (Tabellen) auf. Die Literatur ist auf einem aktuellen Stand. Ein Wermutstropfen, der schon an anderer Stelle bemängelt worden ist (Lothar Struck im Internetportal „Glanz und Elend“), ist darin zu sehen, dass viele der angegebenen Internetressourcen in der Zwischenzeit spurlos in den unendlichen Weiten des WWW abgetaucht und damit für den Leser nicht mehr ohne weiteres reproduzierbar sind.

Die Leistung des Verfassers liegt darin, dass er die jugoslawische Geschichte seit Titos Tod (1980) in einer breiten Synthese aufgearbeitet hat und damit konsequenterweise an sein bekanntes Werk von 1982 („Geschichte Jugoslawiens. 1918–1980“) anknüpft. Aber im Gegensatz dazu ist die neueste Publikation weniger als eine Einführung, sondern eher als weitere vielschichtige und ansprechende Wegmarke im Œuvre Sundhaußens zu charakterisieren.

Gießen

RAYK EINAX

LUMNIJE JUSUFI, ISABEL STRÖHLE: *Einstieg albanisch für Kurzentschlossene*. Isma-ning: Hueber 2012. 180 S., 2 Audio-CDs, 121 Min. ISBN 978-3-19-005333-9.

Wer in Deutschland Albanisch lernt, kennt die mühevollen Suche nach einem guten Lehrbuch und einem Kurs. Während es in Polen, Bulgarien und Russland balkanologische Lehrstühle an Universitäten gibt, wo Albanisch selbstverständlich als eine Sprache unter mehreren gewählt werden kann, fristet die Sprachvermittlung von Albanisch in Deutschland ein Schattendasein. Lediglich an zwei Universitäten wird Albanisch regelmäßig angeboten, allerdings nur mittels Lehraufträgen: in München im Rahmen der Albanologie, die jedoch kein eigenständiges Studienfach mehr ist, sondern ein Sprachschwerpunkt im Rahmen der ‚Allgemeinen und Indogermanischen Sprachwissenschaft‘ oder im Nebenfach ‚Sprache, Literatur, Kultur‘. Und in Jena, wo Albanisch mit reduziertem Deputat (im Vergleich zu Serbokroatisch, Bulgarisch oder Rumänisch) und ohne Lektorat im Rahmen der Südosteuropastudien erlernt werden kann.

Die bisherigen Versuche von Suzanna FINGER/Armin HETZER und von Pandeli PANI, ein Lehrbuch der albanischen Standardsprache für den deutschsprachigen Raum zu entwickeln, sind verdienstvoll, aber setzten meist voraus, dass die Leser_innen zuvor ein Linguistik-Studium abgeschlossen haben, damit sie sich von der kompakten Grammatikvermittlung und ihrer Erklärungen nicht entmutigen lassen. Das Studium der albanischen Sprache sollte jedoch nicht nur einer kleinen Elite oder Muttersprachler_innen vorbehalten bleiben. Beide Lehrbücher eignen sich auch nicht zum Selbststudium, was bedeutet, dass man auf die wenigen Standorte, an denen Albanischkurse stattfinden, angewiesen ist.

Alle diejenigen, die dennoch Albanisch lernen möchten und noch am Anfang stehen, können sich daher auf ein neues Lehrbuch freuen, das im Paket mit zwei CDs im Hueber-Verlag zu erwerben ist. Die promovierte Albanologin Lumnije JUSUFI, die außerdem mehrjährige Erfahrung im Unterrichten von Deutsch als Fremdsprache wie auch Albanisch als Fremdsprache an der LMU München hat und die Doktorandin der Südosteuropäischen Geschichte, Isabel STRÖHLE, haben das Angebot und die Herausforderung des Verlags angenommen, den Einstieg in das Albanische zu erleichtern. Die Tatsache, dass Hueber als renommierter Lehrbuch-Verlag für Deutsch als Fremdsprache und einige andere Sprachen Interesse an Albanisch hat, lässt hoffen. Generell zeichnet sich die Reihe ‚Einstieg‘, in der das Lehrbuch erschienen ist, dadurch aus, dass sie anwendbare Gesprächsformeln vermittelt und diese einübt. Die Erklärungen zur Grammatik beschränken sich auf schmale Streifen am Rand der Lektionen und einen Grammatiküberblick im Anhang. Der Untertitel ‚für Kurzent-

schlossene' suggeriert, dass es um das Lernen von Albanisch ohne Lehrkraft geht, also das Buch auch autodidaktisch anzuwenden ist.

Jede der 20 Lektionen besteht aus sechs Seiten: einer Fortsetzungsgeschichte, die Hanna auf dem Weg durch Albanien und den Kosovo begleitet und somit gleich ein Stereotyp dekonstruiert: auch Frauen können sehr gut alleine durch die Region reisen und nette Menschen kennenlernen. Von Tirana, Durrës, Himara über Shkodra und Vermosh bis nach Prishtina reist Hanna, trifft verschiedene Menschen und erlebt einige Abenteuer. Wir begleiten sie in Museen, die Apotheke, Hotels, an den Strand, durch unwegsames Gelände in den albanischen Alpen und ins Nachtleben. Die deutsche (statt fremdsprachliche) Geschichte mit einzelnen albanischen Sätzen irritiert zunächst, überzeugt dann aber, weil sie den Kontext des Gesprächs vermittelt und nützliche Hinweise für das Reisen durch Albanien und Kosovo gibt. Dadurch können viel mehr und schneller Informationen vermittelt werden als dies in einem rein albanischen Text möglich wäre. Die zweite und vierte Seite wiederholen noch einmal die Dialoge und bieten einige Sätze für ähnliche Situationen. Die dritte und fünfte Seite bestehen aus kurzen Übungen: Übersetzungen, Multiple Choice Aufgaben, Lückensätze und Konjugationen. Auf der sechsten Seite folgen landeskundliche Informationen zu kulinarischen, ökonomischen, geografischen, historischen, linguistischen und interkulturellen Themen.

Die Gesprächsthemen orientieren sich am kommunikativen Sprachunterricht, wie er auch für andere Sprachen längst Standard ist und behandeln Reisen, Unterkunft, Essen und Getränke, Gesundheit, Wegbeschreibung und Familie. Die angebotenen Dialoge können sofort in alltäglichen Situationen angewendet werden und bieten ein niederschwelliges Angebot für ein Gespräch. Für das Hörverstehen führen die beiliegenden Audio-CDs alle neuen Wörter ein (man kann sie sich also bereits vor dem Lesen anhören). Die Dialoge und Aussprache-Übungen des Buches sind ebenfalls darauf erhalten und die CD gibt sogar Zeit, die Wörter und Sätze nachzusprechen. Im Vorwort ermuntern die Autorinnen sogar dazu, frühzeitig das zu tun, was sonst in Albanischkursen zu kurz kommt: sprechen. Nach dem Hören und Sprechen eines Dialogs wird mittels vorgegebenen neuen Wörtern dazu aufgefordert, selbst Sätze zu bilden. Fast so, als säße man im Unterricht und würde von der Lehrkraft aufgerufen. Auch die Vokabeln und deutschen Übersetzungen sind aufgesprochen, so dass der auditive Lerntyp sogar gänzlich auf das Buch verzichten kann. Auf den langen Busfahrten durchs Land könnte man somit gut die auf den MP3-Player übertragenen Audiodateien abspielen und Dialoge und Vokabeln einüben für die nächste Gesprächssituation.

Auch wer gerne Übungen zur Überprüfung seines Wissens macht, wird auf seine Kosten kommen: Nicht nur nach jeder Lektion sind Sätze zu vervollständigen, sondern auch ein Test über das bisher Erlernte wartet alle vier Lektionen darauf, gelöst zu werden. Zur selbstständigen Korrektur befinden sich die Lösungen im Anhang, was leider keinesfalls selbstverständlich für Albanischbücher ist. Im Anhang gibt es außerdem eine Vokabelliste.

Doch auch hier wird die Vorliebe der Albanisch-Lehrenden, die gesamte albanische Grammatik in einem Buch darzustellen, deutlich. Aus diesem Grund existieren auch keine mehrbändigen Albanisch-Lehrwerke, weil ein Buch für die ganze Sprache reichen muss (oder es bislang keinen Verlag gibt, der bereit ist, mehr als ein Buch für

diese Sprache zu drucken). Ein Buch, das zu Niveau A1 (so die Auszeichnung auf dem Paket) führen soll und lediglich Alltagssituationen und schnell erlernbare Dialoge vermitteln möchte, hätte auf Aorist, Imperfekt und Optativ verzichten können oder nur den Aorist und einzelne Floskeln und Redewendungen im Optativ einführen können. Sicherlich ist das tempus- und modusreiche Albanisch nicht mit Deutsch und Englisch zu vergleichen und entspricht der Aorist eher dem deutschen Perfekt in der Häufigkeit der Verwendung. Dennoch überfordert und frustriert gerade die Vermittlung dreier Zeitformen und einiger Modi (die noch dazu, wie der Aorist, durch Unregelmäßigkeiten und Variantenreichtum geprägt sind) innerhalb kurzer Zeit, Anfänger_innen schnell. Wer jedoch Albanisch aus der Indogermanistik-Nische der Exotensprache holen und nicht ebenso trocken vermitteln möchte wie Latein oder Alt-Griechisch, sollte die Erkenntnisse moderner Fremdsprachendidaktik auf das Albanische übertragen, auch wenn man sich dann beschränken muss und ein Buch nicht reicht.

Dafür ist das vorliegende Lehrbuch ein erfreulicher Anfang, eben auch ein ‚Einstieg‘ der Albanologie in die moderne Fremdsprachendidaktik. Die Zusammenarbeit mit Didaktiker_innen für Deutsch als Fremdsprache ist dabei vielversprechend. In einem autodidaktischen Lehrbuch kann der Lerner/die Lernerin stets selbst entscheiden, welche Seiten und Übungen sie/er überspringt und wie intensiv sich der Aorist (der auch nicht erschöpfend und in allen Varianten dargestellt wurde) angeeignet wird.

Positiv überrascht das Lehrbuch außerdem durch ansprechendes Layout, die schnell anwendbaren Dialogbausteine, die landeskundlichen Informationen und die kurze Einführung der Unterschiede zwischen dem gegischen Dialekt (der von Albanischsprachigen im Kosovo, Serbien, Montenegro und großen Teilen Mazedoniens gesprochen wird) und dem Standardalbanischen. Hier stellt sich jedoch die Frage, ob ein Albanisch-Lehrbuch sich nicht für eine der beiden Varianten hätte entscheiden sollen, auch wenn dies sicherlich politisch brisant gewesen wäre. Da in Deutschland, Österreich und der Schweiz wahrscheinlich ein weitaus größerer Teil der Nachfrage von Menschen kommt, die beruflich oder familiär im Kosovo unterwegs sind und das Lehrbuch die Erwartung weckt, auf Alltagssituationen vorzubereiten, wäre es doch zweckmäßiger gewesen, einmal ein Lehrbuch in der Sprache zu schreiben, die vor Ort auch gesprochen wird.

Die erfreulichen Verkaufszahlen der ersten Monate (wovon Bibliotheken nur einen sehr kleinen Anteil ausmachen) beweisen eindeutig, dass ein solches Lehrbuch benötigt und nachgefragt wird. Dem Verlag und den Autorinnen, aber auch allen Albanischlernenden ist also zu wünschen, dass es eine Fortsetzung gibt und die Lernenden bald auch Niveau A2 erreichen dürfen. Wer Albanisch lehrt, findet unter http://www.hueber.de/seite/pg_leitfaden_ein einen Leitfaden für die Verwendung des Lehrwerks im Unterricht, der auch praktische Vorschläge für einen kommunikativen und interessanten Unterricht enthält. Dieser sollte Pflichtlektüre für jede Lehrkraft sein.

Gießen

CLAUDIA LICHOFSKY

LIA BRAD CHISACOF: *Ρήγας. Ανέκδοτα κείμενα* [Rigas. Inedierte Texte]. Athen: Cyprus Univ. Press / Gutenberg 2011. 364 S. (4*), zahlreiche Abb. ISBN 978-960-01-1474-4.

Der von der rumänischen Neogräzistin Lia Brad CHISACOF 1998 und 2003 in unzureichender Form herausgegebene anonyme Text eines zweiaktigen dialogischen Satire-Fragments in Prosa-Griechisch mit zahlreichen türkischen und rumänischen Idiomatismen mit dem Titel „Die Windbö des Wahnsinns“ (Το σαγανάκι της τρέλλας)¹, eine gehässige Satire gegen den griechischstämmigen Voevoden der Walachei (1786–90) und Dragoman der osmanischen Flotte in der Ägäis, Nikolaos Mavrogenis, einem erklärten Feind der Phanarioten, liegt nun mit Hilfe von Evangelos HEKIMOGLU von der Zyprischen Universität in einer mustergültigen Ausgabe mit Photographien aller Handschriftenblätter vor, zusammen mit einem Übersetzungsfragment eines Prosatextes „Η δοκιμασμένη φιλία“, aus dem französischen „L’amitié à l’épreuve“ von Marmontel transliteriert², die beide von der Herausgeberin Rigas Velesinlis zugeschrieben werden. Von verschiedenen Seiten sind schwerwiegende Vorbehalte gegen diese Zuschreibung erhoben worden³. In der nun vorliegenden Einleitung werden wesentliche Argumentationspunkte der Autorenidentifizierung wiederholt, ohne auf die erhobenen Einwände im Detail näher einzugehen, aber auch neue Argumente vorgebracht. Die ersten Seiten sind der schillernden und umstrittenen Figur von Mavrogenis gewidmet⁴. Mit seiner Ankunft in Bukarest am 17/28. Mai 1786 ist ein sicherer *terminus post quem* für die Satire über seinen Antritt des Voevoden-Postens

1 Ρουμανική Ακαδημία, Ινστιτούτο Μελετών Νοτιο-Ανατολικής Ευρώπης, *Ρήγας, Ανέκδοτα έργα*, έκδοση, μετάφραση και επίλογος Lia Brad CHISACOF, Academia Română, Institutul de Studii Sud-Est Europene, *Rigas, Scrieri inedite*, ediție, traducere și postfața Lia Brad Chisacof, Bukarest 1998 (vgl. meine Rezension in *Südost-Forschungen* 59/60, 2000/01, 546–548), Lia Brad CHISACOF: *Antologie de literatura greacă di Principatele Române. Proză și teatru, secolele XVIII–XIX*, București 2003, 213–302 (rumänische Übersetzung 303–376) (vgl. meine Rezension in *Parabasis* 7 (2006), 507–509).

2 Die Identifizierung des Vorbildes nun bei G. KECHAGIOGLU: *Πεζογραφική Ανθολογία. Αφηγηματικός γραπτός νεοελληνικός λόγος*, Bd. I, Thessaloniki 2001, 687.

3 Sp. A. EVANGELATOS, *Parabasis* 3 (2000), 289–292, D. SPATHIS, „Στο ερσαστήρι της φαναριώτικης σάτιρας“, *Τα Ιστορικά* 31 (1999), 486–496, W. PUCHNER, „Νέο θεατρικό έργο του Ρήγα Βελεσινλή: Κριτικές παρατηρήσεις σε μια προσωρινή έκδοση“, *Parabasis* 4 (2002), 295–309, ebenso in „Μελέτες για το θεατρικό έργο του Ρήγα Βελεσινλή: *Τα Ολύμπια*“, in: *Είδωλα και ομοιώματα. Πέντε θεατρολογικά μελετήματα*, Athen 2000, 27–68, bes. 56–65 und in der Einleitung der Neuausgabe: Ρήγα Βελεσινλή: *Τα Ολύμπια. Μετάφραση του λιμπρέτου του Πιέτρο Μεταστάσιου Βιέννη 1797*, Athen, Ίδρυμα Κ. & Ε. Ουράνη 2000, 67–91. Vgl. auch ders., „Satirische Dialoge in dramatischer Form aus dem Phanar und den transdanubischen Fürstentümern 1690–1820“, *Beiträge zur Theaterwissenschaft Südosteuropas und des mediterranen Raums*, Bd. 2, Wien/Köln/Weimar 2007, 115–132, bes. 120f. Dazu nachträglich auch L. AXELOS: *Ρήγας Βελεσινλής. Σταθμοί και όρια στην διαμόρφωση της εθνικής και κοινωνικής συνείδησης στην Ελλάδα*, Athen 2003, 281–286 („Το Σαγανάκι της τρέλλας. Έργο του Ρήγα ή ανωνύμου;“).

4 Dazu nun G. I. IONNESCU-GION: *Nicolae P. Mavrogeni „o proznă a firii“*, București 2008, zur kykladischen Familie aus Konstantinopel bzw. Venedig vgl. M. ΤΙΡΑΪ: *Domnii fanarioți în țările române (1711–1821)*, București 2005, 124–127.

und sein unangemessenes Verhalten gegeben; das Dossier mit der Handschrift wurde am 25.7.1786 im österreichischen Konsulat in Bukarest abgegeben (Stempel), landete dann in der Sammlung „Bruckental“ in Sibiu, wo sie in den 1970er Jahren von A. Pippidi ausfindig gemacht worden ist, der auch die Idee der Zuweisung zu Rigas' Schriftproduktion zuerst formuliert hat; der Eintrag des Archivars lautet: *Des papiers appartenant à monsieur Le Roy secrétaire de Me le Prince Brancovan à Bucoreste pris en dépôt le 25 Juillet 1786*. Dass mit Le Roy Πήγας gemeint ist, ist nicht unwahrscheinlich, da er nach Angaben mancher Autoren tatsächlich Sekretär von Brâncoveanu gewesen sein soll, dass die Eintragung jedoch aus Gründen der Geheimhaltung dieses für seinen Autor gefährlichen Schriftstücks auf Französisch erfolgt ist, ist jedoch gänzlich aus der Luft gegriffen; die österreichischen Behörden hatten wohl wenig Interesse daran, Rigas vor dem rachsüchtigen Mavrogenis zu beschützen und haben das schwer entzifferbare Schriftstück wohl kaum gelesen. Dass es keine bloße Abschrift ist, ist jetzt durch die Photographien der Handschrift klargestellt: die zahlreichen Korrekturen sind vom derselben Schreiberhand vorgenommen. Was jedoch in der Einleitung fast gänzlich übergangen wird, ist die Tatsache, dass Rigas Sekretär von Mavrogenis gewesen ist, ob vor dem April/Mai 1786, dem Verfassungsdatum der Satire, oder zu einem späteren Zeitpunkt, ist aus der Kontroverslage von Quellen und Literatur schwer zu entscheiden, wie überhaupt die Tätigkeit und die Ankunft von Rigas in der Walachei (manche Autoren geben 1786 an) von vielen Ungewissheiten behaftet bleibt (an der Diskussion und den Hypothesen haben sich viele Autoren beteiligt, u.a. A. Komnenos Ypsilantis, D. Photeinos, E. Hurmuzaki, I. Philimon, K. Daskalakis, L. Vranusis, A. Xenopol, Ph. Michalopoulos usw., die allerdings unerwähnt bleiben, wie auch die Studie von A. ΝΙΚΑΡΥΣΙΣ, „Πότε ο Μαυρογένης προσέλαβε γραμματέα τον Πήγαν;“, *Δελτίον της Ιστορικής και Εθνολογικής Εταιρείας της Ελλάδος* 9, 1926, 567–572. Man kann sich schwerlich vorstellen, dass der sprachgewandte und gebildete Sekretär des Voevoden Mavrogenis ein solch gehässiges Machwerk gegen seinen Brotgeber verfasst haben soll, was ihm sicher den Kopf gekostet hätte, sollte es an den Tag kommen. Mavrogenis war zwar ein Phanariotenfeind und Rigas war zuvor Sekretär bei Alexandros Ypsilantis in Konstantinopel, doch stammen beide aus dem gleichen Kulturraum der hellenophonen Ägäis bzw. Thessalien und hatten nicht unbedingt divergierende Interessen. Und warum sollte Rigas das ihn belastende Manuskript ausgerechnet beim österreichischen Konsulat in Bukarest abgeben (lassen), vier Jahre vor seiner ersten Wien-Reise, zu einem Zeitpunkt, da sein Herr in militärische Operationen gegen die Habsburger verwickelt war? Wäre es da nicht einfacher gewesen, das nicht fertiggestellte Manuskript einfach zu vernichten?

Solche und andere Widersprüchlichkeiten und interpretatorische Ungewissheiten bleiben weiterhin bestehen. Die Argumentationslinie, dass es sich bei der Figur der sprachkundigen und gebildeten Bühnenperson Feraris, *klutsaris* des Voevoden, um ein *alter ego* von Rigas handele, halte ich für verfehlt, a) da es sich nicht um eine Anspielung auf seinen thessalische Geburtsort Pherai, heute Velestino, handeln kann, da Rigas sich selbst nie als Pheraios, wie später die gelehrtsprachigen Historiker der Griechischen Revolution und ihrer Vorgeschichte, sondern als Veletinlis bezeichnet

hat⁵, und b) da es sich in Wirklichkeit um eine komische Figur aus der Komödientradition handelt, um einen über 60 Jahre alten pseudogelehrten *dottore*-Typ und Prahlhans, der noch gerne heiraten möchte. Dies würde einer Selbstpersiflage von Rigas gleichkommen, der darüber hinaus noch namentlich genannt wird, dass er sich der Absetzung von Michael Sutsos, dem Vorgänger von Mavrogenis am Voevodenthron der Walachei, als Sekretär und Übersetzer des Firmans anfänglich widersetzt habe. Die textimmanenten Argumente erreichen kaum je eine vertretbare Beweisgrenze, ähnlich wie die als Fußnoten gebrachten Bühnenanweisungen und Explikationen, was nicht nur eine Spezialität von Rigas gewesen ist, sondern in vielen Dramentexten der Zeit zu finden ist, oder das neu hinzugebrachte Argument, dass der Ausdruck *ηλεκτρισμός* (Elektrizismus) auf Rigas' naturwissenschaftliche Schrift „Φυσικής Απάνθισμα“ verweise.

Interessanter als diese sprunghafte Argumentationsführung in der durchgehenden Strategie, das balkanische Prestigesubjekt Rigas und die Symbolfigur südosteuropäischer Rezeption der Französischen Revolution und ihrer Ideen für das unappetitliche Dialogpamphlet gegen Mavrogenis in seinem griechisch-türkisch-rumänischen Kauderwelsch als primitive Episodenreihe um die Verrücktheit, Verschrobenheit, Raffig und mentale Debität des neuen Voevoden in Anspruch zu nehmen, sind die zusätzlich aufgeführten Quellen zur Person von Mavrogenis: die Lady Elizabeth Craven, Ienăchiță Văcărescu (1740–1795), der auch griechische Gedichte im phanariotischen Stil verfasst hat⁶, ein ausgesprochener Feind von Mavrogenis, zwei rumänische Verschroniken⁷ sowie den historischen Roman von Thomas HOPE *Anastasius, or Memoirs of a Greek; Written at the Close or the Eighteenth Century*, dessen Hauptfigur Mavrogenis bildet und von der rumänischen Historiographie vielfach als histori-

5 „Firis“ bezeichnet den Flüchtling, welchen Beinamen Alexandros Mavrokordatos zugelegt wurde, der sich vom Voevodenthron der Moldau nach Russland absetzte, um dem üblichen Schicksal der Phanarioten, dem gewaltsamen Tod auf Sultansbefehl, zu entgehen. Vgl. die Dialogsatire „Αλεξανδροβόδας ο ασυνείδητος“ („Der gewissenlose Voda Alexander“), 1785 vom Fürsten Georgios N. SUTSOS verfasst (Ausgabe von D. SPATHIS 1995). Bei der Bühnenperson Feraris dürfte es sich um einen Westeuropäer handeln, der ähnlich wie Théodore BLANCHARD, dem Verfasser der enkomiatistischen *Les Mavroyéni. Essai d'une étude additionnelle à l'histoire moderne de la Grèce, de la Turquie, la Roumanie*, herausgegeben erst Paris 1896, im Dienste des Voevoden gestanden hat.

6 Seine Person käme als Alternativlösung für die Autorschaft durchaus in Frage. Solche Gedichte mögen auch zum Tanz in Archontenhäusern zum Vortrag gekommen sein (L. BRAD CHISACOF: „Closed doors performances of dancing poetry in Walachia at the end of the 18th century“, *Revue des Études Sud-est européennes* 45, 2007, 207–219), müssen jedoch, ähnlich wie die von J. CHATZIPANAGIOTI-SANGMEISTER entdeckten Versgedichte („Στιχοῦργήματα και συνταγές από τον 18ο αιώνα: Ο κώδικας 725 της Γενναδαίου Βιβλιοθήκης“, *Göttinger Beiträge zur byzantinischen und neugriechischen Philologie* 2, 2002, 23–37) nicht unbedingt Rigas zugeschrieben werden, nur weil ähnliche Gedichte auch in der „Σχολή των ντελικάτων εραστών“ und in „Ερωτος αποτελέσματα“ vorkommen. Zu den türkischen Einflüssen auf die *mismagies* vgl. M. KAPPLER: *Türkischsprachige Liebeslyrik in griechisch-osmanischen Liedanthologien des 19. Jahrhunderts*, Berlin 2002.

7 D. SIMONESCU (ed.): *Cronici și povestiri române ti versificate (sec. XVII–XVIII)*, București 1967, 225–281.

sche Quelle angesehen wird⁸. Letzteres mündet in den Versuch, zwischen der belletristischen Fiktivfigur und Rigas einen Zusammenhang herzustellen⁹, dem gleich auch die *Φυλλάδα του Πάτερ Δανιήλ* zum orthodoxen Neomartyr Anastasios zugeschrieben wird.

Die engagierte Argumentationstaktik der Einleitung, die hier nicht in allen Einzelheiten dargestellt und diskutiert werden kann, das grobschlächtrige Machwerk dem aufgeklärten Visionär einer politischen Balkanföderation anzulasten, gipfelt im Anhang 2 und 3 (311–364), wo mit vielen Photographien zwei Gutachten, eine paläographische und eine graphologische, veröffentlicht werden, die vom ehem. Vizepräsidenten des Griechischen Parlaments, Georgios Surlas, 2005 in Auftrag gegeben worden sind und die Schriftzüge des Ms. Nr. 165 Doss. 1–4 der Sammlung Bruckental im Vergleich mit den Cod. 1288 der Griech. Nationalbibliothek (*Φυσικής Απάνθισμα*) und anderen autographischen Dokumenten von Rigas als zweifelsfrei von der Hand des Herausgebers der berühmten *Balkan-Charta* stammend erklären. Das paläographische Gutachten unterzeichnen Aikaterini Korduli, Vizedirektorin der Handschriftenabteilung der Griech. Nationalbibliothek und der erfahrene Handschriftenspezialist für die nachbyzantinische Periode Agamemnon Tselikas, Vorstand des Kulturinstituts der Griech. Nationalbank, dessen Meinung wohl am schwersten wiegt. Das noch umfangreichere graphologische Gutachten, das auch in Athener Tageszeitungen veröffentlicht worden ist, unterschreibt die Gerichtsgraphologin Magda-Maria Kampuri, die zu demselben Ergebnis kommt. Angesichts der bleibenden Widersprüchlichkeiten fällt die Beweislast nun den Handschriftenspezialisten zu und ist damit einer historisch-philologischen Herangehensweise mehr oder weniger entzogen. Nach der gleichsam von oben verordneten Identifikation wäre vielleicht noch anzuregen, dass die individuellen Schriftzüge in einen breiteren Vergleichskontext von Handschriften dieser Epoche zu stellen gewesen wären. Von stilistisch-thematischer Seite her bleibt weiterhin festzustellen, dass dieses gehässige Machwerk mit nichts zu vergleichen ist, was Rigas je geschrieben hat. Insofern ist es vielleicht richtiger festzuhalten, dass „Die Windbö des Wahnsinns“ eine unfertige personenzentrierte Dialogsatire ist, die Rigas zugeschrieben wird.

Die Ausgabe dieses als historisches und sprachliches Dokument interessanten Textes selbst folgt den üblichen Vorgaben einer philologischen Edition: die Transkription ist durch die auf der Gegenseite jeweils abgebildete Handschrift jederzeit kontrollierbar, so dass ein eigenständiger *apparatus criticus* entfallen kann. Die nachträglichen Korrekturen von derselben Schreiberhand sind in Fußnotenform am Unterrand jeder Seite hinzugefügt. Über die kodikologischen Einzelheiten gibt die „Notiz zur Herausgabe der Handschrift“ (51–54) Auskunft, wo auch die „Politik“ der orthographischen Eingriffe und Glättungen, der Interpunktion und Ergänzung der abbreviierten Sprecherindikationen erläutert wird, ebenso wie die orthographischen Eigentümlichkeiten des Textes, die in der Druckwiedergabe beibehalten wur-

8 Vgl. jetzt L. KOSTOVA: „Degeneration, Regeneration, and the Moral Parametres of Greekness in Thomas Hope’s ‘Anastasius’ or Memoirs of a Greek“, *Comparative Critical Studies* 4/2 (2007), 177–192.

9 A. PIPPIDI: «Sur l’agitation révolutionnaire dans les Principautés roumaines vers 1800». *Revue des Études Sud-est européennes* 1/2 (1999–2000), 27–38.

den. Die Mischung von angleichender Modernisierung und konservierender Konservativität fällt dabei etwas zugunsten der Orientierung an heutigen Schreibweisen aus; dies wird durch die Zielsetzung, mit dieser Ausgabe auch eine rezente Leserschaft von Nicht-Spezialisten zu erreichen, begründet. Ungewöhnlich ist freilich die Wiedergabe von [sh], [d] und [b] als [σϕ], [δϕ] und [πϕ] aus technischen Gründen, sowie die Beibehaltung von -i- (γαλιωντζήδες) im griechischen Letternsystem. Die letzten Blätter der Handschrift sind in eine quasi-logische Reihenfolge gebracht. Zum Verständnis des Textes unbedingt notwendig ist die Benutzung der Glossars (275–288). Zu den *realia*, Titeln, *toponymica* und anderen Sachverhalten hätte sich der Leser gern erklärende Kommentare in Form von Scholien gewünscht. Als Fleißaufgabe gibt die Edition allerdings eine Auflistung aller orthographischen Eingriffe, die während der Transkription der Handschrift vorgenommen wurden (289–308). Damit ist die für Sprachwissenschaftler, historische Orthographen und Genießer altertümlicher Schreibweisen, die die „Aura“ des Unterschiedlichen bei der Lektüre einatmen wollen, wichtige Originalschreibweise erhalten und trotzdem ein für Durchschnittsleser gängiger und verständlicher Text geboten. Die Ästhetik hätte diesen Aufwand sicher nicht gelohnt, aber Kulturhistoriker, Balkanologen und Erforscher der Sprechsprache einer historischen Epoche und Region, die sich durch Vielsprachigkeit auszeichnet, werden diese Editionspraktik durchaus zu schätzen wissen. Damit stellt die endgültige Edition nicht das Ende der relevanten Bemühungen um den Text dar, ob er nun aus der Feder von Rigas stammt oder nicht, sondern eher den Anfang einer Prozedur, die der Auswertung und Interpretation gewidmet sein wird.

Die Abfassung der Rezension war bereits abgeschlossen, als mir eine Studie des Rigas-Forschers Dimitrios Karaberopoulos in die Hände fiel, die zeigt, dass die Diskussion um die Autorschaft dieser Satire noch lange nicht abgeschlossen ist: Dimitrios KARABEROPULOS, *Δεν είναι τελικά ο Ρήγας ο συγγραφέας των „Ανέκδοτων κειμένων“ με την κωμωδία „Το σαγανάκι της τρέλλας“* [Letztlich ist Rigas nicht der Autor der „Unveröffentlichten Texte“ mit der Komödie „Die Windbö des Wahnsinns“], Athen, Επιστημονική Εταιρεία Μελέτες Φερόων-Βελεστίνου-Ρήγα 2012, S. 23, ISBN 978-960-6733-15-4, eine Studie, die als Antwort auf die neue Ausgabe von Brad Chisacof konzipiert ist und in genau die entgegengesetzte Richtung weist. Der Autor versucht, die Argumente der Editorin Punkt für Punkt zu widerlegen. Es beginnt damit, dass die französische Eintragung im österreichischen Konsulat in Bukarest, die ein entscheidendes Argument für Datierung und Autorschaft bedeutet, sich auf das Dossier bezieht und nicht auf die Handschrift der Satire, die auch nachträglich in den Umschlag hätte gesteckt werden können. Dies wird auch mit der Ansicht untermauert, dass der Zeitraum von 17./28. Mai bis 25. Juli 1786 ein zu kurzer Zeitraum gewesen sei, um das Fragment dieser Prosasatire mit ihren vielen Korrekturen zu verfassen; es müssen ja noch mehrere Wochen Verzögerung in Rechnung gestellt werden, bis der Voevode die sinnlosen Untaten, die ihm angelastet werden, hätte vornehmen können. Dies bildet freilich ein relatives Argument, denn es ließen sich viele Beispiele anführen, dass signifikante Literaturwerke in noch kürzerer Zeit entstanden sind. Bezüglich Rigas' Medizinkenntnisse hat der Autor als Arzt seine Zweifel: die Bildungsschrift „Φυσικής απάνθισμα“ (Wien 1790), die aus übersetzten

Artikeln der französischen Enzyklopädie schöpft¹⁰, behält den Druckfehler des Vorbildes bei, dass die Pulsschläge auf 2000 pro Stunde zu veranschlagen seien¹¹. Außerdem hat Charalampos Minaoglu vorgeschlagen¹², Le Roy mit dem gleichnamigen französischen Schiffsbauer der Osmanischen Flotte, der jahrelang mit dem Protektor von Mavrogenis, Hassan Pascha, zusammengearbeitet hat, zu identifizieren. Hier gilt freilich der Einwand, dass er wohl kaum Sekretär in der Familie Brâncoveanu gewesen sein kann. Bezüglich der Bühnenperson Feraris hält er mit Minaoglu dafür, dass es sich bei dem „Flüchtling“ („firaris“) um Giannakakis Tzanetos handelt, der in der Liste der *dramatis personae* durchgestrichen und durch das „Feraris“ nachträglich ersetzt wurde; der besagte „διβάν εφέντης“ ist tatsächlich 1789/90, in welchen Zeitraum auch der gewaltsame Tod von Mavrogenis fällt, zu den Russen übergelaufen. Dieses Argument, zusammen mit dem ersten, würde eine Datierung auf 1789/1790 erlauben, als die Abfassung einer solchen Satire dem Autor nicht mehr den Kopf kosten konnte. Bezüglich der Verwendung des Begriffes „ηλεκτροισμός“ ist angemerkt, dass der Begriff bereits vor Rigas' physikalischer Schrift bei Joseph Moisioudax zehn Jahre vorher vorkommt¹³.

Einige dieser Argumente sind interessant und scheinen *prima vista* auch einigermaßen bedenkenswert zu sein. Nach dieser Ansicht würde ein *terminus post quem* von 1789/90 in Frage kommen. Aber vielleicht ergeben sich aus der Analyse des Textes selbst, der nun in einer lesbaren Ausgabe vorliegt, weitere Anhaltspunkte. Die Autorenfrage hat sich freilich zu einer Art Prestigefrage entwickelt, und Karaberopoulos bedauernde Feststellung am Ende seiner Studie, dass er sich als Rigas-Experte wünschen würde, einen weiteren Text der Aufklärers und politischen Visionärs in Händen zu halten, aber leider sei dies nicht der Fall, würde ich probeweise eher in das Gegenteil verkehren: Jenseits aller philologischen Argumentationen ist es vielleicht gar nicht so wünschenswert, dieses gehässige und kunstlose Machwerk dem durchaus ernst zu nehmenden Herausgeber der *Charta* zuzuschreiben. Diese historisch-ideologische Image-Schädigung haben die Auftraggeber graphologischer Gutachten und Paläographen wohl gar nicht bedacht.

Athen/Wien

WALTER PUCHNER

KONRAD CLEWING, OLIVER JENS SCHMITT (Hrsg.): *Geschichte Südosteuropas. Vom frühen Mittelalter bis zur Gegenwart*. Verlag Friedrich Pustet: Regensburg 2011. 839 S., 32 Karten. ISBN 978-3-7917-2368-6.

Das Buch verspricht viel. Zum einen will es über 1000 Jahre Geschichte zusammenfassen; zum anderen will es konkretisieren, was Südosteuropa ist. Drittens hat es die Absicht, mehrere Zielgruppen gleichzeitig anzusprechen, von Studentinnen bis zu

10 D. ΚΑΡΑΒΕΡΟΠΟΥΛΟΣ: „Η Γαλλική ‘Encyclopédie’ ένα πρότυπο του έργου του Ρήγα „Φυσικής απάνθισμα““, *Ο Ερασιστής* 21 (1997), 95–128.

11 Ders., „Ιατρικές γνώσεις του Ρήγα Βελεστινλή στο έργο του ‘Φυσικής απάνθισμα““, *Υπέρεια* 1 (1990), 457–499.

12 „Ο Ρήγας, οι Φαναριώτες και το ‘Σαγανάκι της τρέλλας““, *Υπέρεια* 5 (2010), 949–959.

13 Ιώσηπος Μοισιόδαξ, *Απολογία*, Wien 1780 (Ausgabe A. ANGELOU, Athen 1976, 32).

Diplomaten. Die Versprechen werden allesamt eingehalten und das ist – trotz allen Problemen – die eigentliche Stärke des Werks. Wie im Folgenden aufgezeigt wird, ist es auch eine Schwäche.

„Es ist kein Handbuch, sondern der Versuch, das grundlegende gegenwärtige Wissen in vielleicht anspruchsvoller, aber verständlicher Weise zu vermitteln – ohne unzulässige Vereinfachung“ (S. 1). Damit setzen sich die Herausgeber dieses Werks ein sehr hohes Ziel. Um es zu erreichen, gliedern sie das Buch in Sinnabschnitten chronologisch und gemäss den jeweiligen Formen politischer Machtorganisation auf der höheren Stufe (Byzanz, Osmanisches Reich, Unabhängige Staaten, etc.). Zwischen den einzelnen Sinnabschnitten folgen „Querschnitte“. Diese sind Überblicke über den Zustand Südosteuropas zu einem gegebenen Zeitpunkt (um 900, 1200, 1500, 1800 und 2008). Daneben finden sich Längsschnitte, die ebenfalls kurz einen bestimmten Sinnzusammenhang (bspw. Demographie, Kirchengeschichte, Familien, etc.) erläutern. Damit schafft die Anordnung des Buches sowohl eine gewisse Auflockerung des Inhaltes als auch wiederkehrend Orientierung und Fokussierung.

In 14 Sinnabschnitten aus der Feder diverser Autoren wird die Geschichte Südosteuropas lesenswert erzählt. Der Erste dient dabei als Übersicht in den Forschungsgegenstand, der zu Recht als schwierig dargestellt wird. Die üblichen Probleme, wie die Definition des Gebiets, die Frage nach den Quellenlage und nach den theoretischen Interpretationsansätzen werden alle richtigerweise gestellt und für die Zwecke des Buches beantwortet. So wird der Leser nicht nur die Geschichte des Balkanraumes, (der Landschaften des modernen) Bulgariens und Rumäniens erklärt erhalten, sondern auch des ungarischen Reiches und Venedigs. Das byzantinische und osmanische Reich und das moderne Griechenland hingegen werden als Erscheinungen thematisiert, insofern sie für diese anderen Räume eine Bedeutung tragen. Das ist durchaus richtig, denn eine Darstellung der gesamten osmanischen Geschichte beispielsweise würde den Rahmen des Buches sprengen.

Eines der besten Sinnabschnitte beschäftigt sich mit der Kultur und den Gesellschaftsformen vom Beginn des 19. bis zur Mitte des 20. Jahrhunderts. Ausgehend von der Situation um 1800 definiert Holm SUNDHAUSSEN (Autor des Abschnitts) Akteure und Aktionsfelder des Wandels. Er geht dabei auf die Bevölkerung, auf das Leben auf dem Lande, auf die Urbanisierung und auf die Bildung ein. Die zugrundeliegende These ist, dass die Transformation von der Vor- in eine moderne Gesellschaft mit immer noch lebenden vormodernen Wurzeln im 19. Jahrhundert anfängt und bis heute andauert. Freilich ist der Modernitätsbegriff kein normativer, sondern ein Vergleich zur Entwicklung im restlichen Europa.

Ebenfalls herausragend ist der von Ulf BRUNNBAUER verfasste Sinnabschnitt über die Gesellschaft und ihr Wandel nach 1945. Er setzt den Ansatz von Sundhausen fort und kehrt die Perspektive von der politischen Geschichte, welche die meisten Sinnabschnitte einnehmen, in eine „Geschichte des Alltags“ um. Der von Konrad CLEWING verfasste Sinnabschnitt über den Nationalismus ergänzt als „Geschichte der Ideen“ den Perspektivenwechsel. Zwar fällt dieser Abschnitt relativ kurz aus, doch er ist trotzdem ausreichend, um die Nationsbildungen im Ansatz zu verstehen.

Trotz diesen positiven Beispielen hat das Buch auch Schwachstellen. Die erste ist die auffällige Breite und die versprochene Tiefe. Während im ersten Abschnitt die Zusammenfassung des gegenwärtigen Wissens über die Geschichte Südosteuropas

versprochen wurde, können nicht alle Abschnitte dieses leisten. Der gegenwärtige Forschungsstand kennt keineswegs einheitliche Deutungen der Geschichte oder ihrer Entwicklung; verschiedene Sinnabschnitte vermögen indes die Diversität des Ansatzes nicht wiederzugeben, so dass der Leser einen durchaus dem Mehrheitsbild entsprechenden Narrativ erhalten, aber keineswegs Einblick in die Diskussionen und aktuelle Kontroversen.

Das zweite Problem ist eng mit diesem verknüpft. Zwar enthält jeder Sinnabschnitt eine Bibliographie der verwendeten Quellen, aber in keinem findet eine Analyse des aktuellen Forschungsstandes statt. Dies gehört zum versprochenen „gesamten gegenwärtigen Wissen“. Es ist verständlich, wenn die Herausgeber die methodologischen Fragen und die Darstellung des wissenschaftlichen Forschungsstandes aus der Geschichtserzählung ausklammern wollten. Doch sie hätten ein zusätzliches methodisches Kapitel (als Ergänzung zum ersten Sinnabschnitt) einfügen können. Ansonsten kann das Buch entweder die versprochene Leistung nicht erbringen oder es verschreibt sich einer Einzelinterpretation der Geschichte, ohne dies klarzustellen.

Zuletzt ist anzumerken, dass nicht alle Sinnabschnitte der im Allgemeinen hohen Qualität des Werkes genügen. Der zweite, von Gottfried SCHRAMM verfasste Abschnitt über die Zeit zwischen 500 und 900 legt einen eindeutigen Schwerpunkt auf die Geschichte politischen Geschehens, obschon er mit einem viel breiteren Anspruch eingeleitet wird. Die ersten drei Kapitel des dritten Abschnitts über Byzanz (Günter PRINZING und Beatrix ROMHÁNYI) lesen sich als „Herrschaftschroniken“ und verpassen es, einen Einblick in die Lebenswelten der behandelten Zeit zu geben. Das folgt in einem letzten, aber nicht ganz befriedigenden Kapitel.

Das Projekt, eine gesamte Geschichte Südosteuropas zu schreiben, kann durchaus als gelungen bewertet werden. Das Werk hat die entsprechende Größe, um sowohl Über- als auch Einblicke zu gewähren. Die versprochene Breite und Tiefe werden eingehalten, auch wenn mit Abstrichen. Es ist durchaus möglich, dass dieses Buch zum künftigen Standardwerk zur Geschichte Südosteuropas wird. Die in der Einleitung abgegebenen Versprechen werden nicht alle eingehalten, die Wissenschaftlichkeit kann verbessert werden und die gegenseitigen Interdependenzen können besser dargestellt werden, aber diese Fehler erscheinen im Vergleich zur Qualität des Werkes vernachlässigbar.

Appenzell

HENRIQUE SCHNEIDER

JÖRG HACKMANN, KLAUS ROTH (Hrsg.): *Zivilgesellschaft im östlichen und südöstlichen Europa in Geschichte und Gegenwart* (=Völker, Staaten und Kulturen in Ostmitteleuropa; Im Auftrag des Johann Gottfried Herder-Forschungsrates Band 5). München: R. Oldenbourg Verlag 2011. 296 S. ISBN 978-3-486-70495-2.

In 15 Aufsätzen werden verschiedene Aspekte der Zivilgesellschaft in jeweils anderen Ländern Osteuropas behandelt. Damit handelt es sich um ein vergleichendes Werk, das nicht unbedingt dem Gemeinsamen der Zivilgesellschaften in Osteuropa nachgeht, sondern sich vielmehr fragt, was Zivilgesellschaft ist und wie sich diese in den Ländern des östlichen Europas manifestiert. Thematisch wird die Zivilgesellschaft im

Übergangsbereich von Glauben, Wirtschaftsordnung, Erinnerungskultur Presse- und Vereinslandschaft gesucht. Methodologisch wird sie an rechtlichen Konzepten und nationalen Projekten gespiegelt. Geographisch werden in einem breiten Sinne alle Länder Osteuropas einbezogen: von Russland bis zum ehemaligen Jugoslawien über zum Beispiel Polen, Bulgarien und die Slowakei. Das zeitliche Spektrum reicht vom 18. Jahrhundert bis in die Gegenwart.

Wenn nun der Eindruck entstehen sollte, es handle sich um ein zu komplexes Vorhaben, um realisiert zu werden, ist es womöglich nicht falsch. Deshalb entscheiden die Herausgeber, paradigmatische Fälle zu behandeln. Es werden nicht alle Aspekte der Zivilgesellschaft in allen Modalitäten vertieft, sondern jedes der 15 Kapitel bildet einen Schwerpunkt. Damit erreicht das Buch eine bestimmte Tiefe in der Argumentation und verliert bewusst an Breite. Es geht also darum, empirische Analysen der Zivilgesellschaften in Osteuropa zu vermitteln, was allen Autorinnen und Autoren des Bandes gut gelingt. Stellvertretend sollen im Folgenden die Kapitel beider Herausgeber besprochen werden.

HACKMANN führt in die Forschungsdiskussion ein. Er macht zu Recht darauf aufmerksam, dass kein zentraler Begriff der „Zivilgesellschaft“ besteht. Nach einer kurzen Situationsanalyse, wie der Begriff im östlichen Europa eingesetzt wird (gesellschaftlicher Gegenentwurf zur Diktatur sozialistischer Prägung), widmet er sich der wissenschaftlichen Festlegung des Begriffs und der Frage, ob er als Analysekategorie sinnvoll ist. Hackmann schließt sich Kocka an und definiert Zivilgesellschaft als „den weitgehend selbst-regulierten sozialen Raum bürgerschaftlichen Engagements zwischen Staat, Ökonomie und Privatsphäre“ (S. 14 mit Zitat von KOCKA et al. 2001: 1). Mit der Frage, wie dieser Begriff nun auf Osteuropa anzuwenden ist, ist der Autor vorsichtig, denn einerseits kann der Terminus schnell normativ missbraucht werden und andererseits steht das „Rückständigkeitsparadigma“ (auf einen Punkt reduziert: Das Fehlen einer urbanen Mittelschicht, die zumindest im sogenannten Westen der Träger der Zivilgesellschaft ist) als eigentliche Herausforderung an.

Hackmann spezifiziert dann sechs Punkte seiner Analyse. Zunächst sollte die erwähnte Definition um die Familie erweitert werden; zweitens hat auch die Zivilgesellschaft eine politische Komponente; drittens bedarf das Verhältnis der Zivilgesellschaft zur Religion einer größeren Aufmerksamkeit; viertens sind auch die Trägerschichten der Zivilgesellschaft zu thematisieren; fünftens ist das ehrenamtliche Engagement näher zu durchleuchten; und sechstens müsste der Zusammenhang von Zivilgesellschaft, Nationsbildung und Multikulturalität näher erklärt werden.

Während Hackmann sicherlich Recht in der Ausdehnung des Begriffs aber auch in seiner Analyse der Übergangsmomente hat, kann zurückgefragt werden, was der eigentliche Inhalt des Wortes Zivilgesellschaft ist? Wenn die Analysekategorie so weit gefasst wird, dass sie alles, was nicht eindeutig zum Regierungsapparat oder zur Wirtschaft gehört, umfasst, dann verliert der Begriff an Gehalt. Es wäre dann sinnvoller, die Institutionen der Zivilgesellschaft – bspw. Kirche und Familie – direkt zu analysieren. Gerade hier fällt auf, dass der Autor den Begriff auf praktisch alle Zusammenhänge ausdehnen möchte, nicht aber auf das Ökonomische. Dass die wirtschaftliche Betätigung klar auf Regeln der Reziprozität und Gruppenaktionen beruht, wird zumindest in diesem Zusammenhang von Hackmann nicht referenziert, obwohl

sie alle Kriterien, die er selber aufstellt, erfüllt (dafür wird sie im Kapitel über Wirtschaftsordnungen, geschrieben von Karl VON DELHAES, analysiert).

ROTH wirft aus ethnologischer Sicht die Frage auf, warum Zivilgesellschaft derart positiv konnotiert im östlichen Europa wurde. Dies ist seiner Meinung nach erstaunlich, weil als der Terminus in Osteuropa übernommen wurde, er im sogenannten Westen dank Kritik aus marxistischer Seite aber auch wegen des Versagens der stillen Bürgerlichkeit angesichts des Faschismus und des Nationalsozialismus bereits diskreditiert war. Die Antwort auf die Frage generiert dann eine zweite. Roth stellt das Konstrukt der Zivilgesellschaft als ein anglo-amerikanisches Exportgut dar, das entsprechend in Osteuropa (durch Aufbauhilfe) „vermarktet“ wurde. Daraus ergibt sich eine neue Frage, nämlich, wer dieses Gut angenommen hat: das Volk oder nur Eliten? Ist die Zivilgesellschaft eine Mimikry – lediglich von oben auf etwas überstülpt, ohne dass die Substanz sich geändert hätte?

Daraufhin widmet er seine Untersuchung den notwendigen Bedingungen, damit die Zivilgesellschaft nicht zur bloßen Mimikry wird. Unter diesen Bedingungen finden sich Bildung, Rationalität, Schriftlichkeit, Affektkontrolle, Subjektdisziplinierung, Rechtssicherheit, Pflichterfüllung und Sozialkapital unter anderem. Alle diese Begriffe gehören zum abstrakten Fundus staats- und gesellschaftspolitischer Desiderate. Auf Roth könnte hier erwidert werden, dass er hier der gleichen Gefahr ausgesetzt ist wie Hackmann. Die Kriterien sind derart offen, dass letztlich jede einigermaßen geordnete gesellschaftliche Manifestation bereits als Zivilgesellschaft zählen kann. Wäre es nicht zielführender gewesen, aufzuzeigen, wie diese Aspekte interagieren müssten, d.h. welcher in welchen Kontexten bedeutungsgebend sein muss, um den Kern einer Zivilgesellschaft zu etablieren?

Gerade diese kritischen Gegenfragen, die hier gestellt wurden, legitimieren das Buch. Weil die Diskussion um die Zivilgesellschaft in Osteuropa gleichzeitig vielversprechend ist, aber auch sehr offen geführt wird, ist es zweckdienlich, ein Buch, das auf Basis des empirischen Materials diese Fragen erarbeitet und mindestens zu den richtigen sachlichen und methodischen Fragen führt. Freilich ohne die Thematik zu erschöpfen, gibt dieser Band einen guten Überblick über den Forschungsstand und diskutiert einzelne Aspekte in der angemessenen Tiefe.

Appenzell

HENRIQUE SCHNEIDER

RENATE WINDISCH-MIDDENDORF: *Der Mann ohne Vaterland, Hans Bergel. Leben und Werk*. Berlin: Frank & Timme Verlag für wissenschaftliche Literatur 2010. 163 S. ISBN 978-3-86596-275-1.

Das Buch von Renate WINDISCH-MIDDENDORF ist ein wertvolles Zeugnis der Bergelforschung aus bzw. über Siebenbürgen, das die deutsche Fachliteratur über siebenbürgische Autoren mit neuen Erkenntnissen bereichert¹. Die Autorin versucht das

1 Diese Ausgabe des Buches zählt 163 Seiten, die Bilder befinden sich im Textkörper, deshalb macht sich der Leser durch diese Anordnung ein klares, anschauliches Bild vom geschriebenen Text. Auf der letzten Seite dieser Ausgabe sehen wir eine Karte von Rumänien, auf

Leben und Werk von Hans BERGEL aus mehreren Perspektiven zu erforschen; dabei konzentriert sie sich im Wesentlichen auf die wichtigsten Etappen des umfangreichen dichterischen und publizistischen Lebenswerks in Beziehung zu historischen und interkulturellen Zusammenhängen dieser in Deutschland kaum bekannten Kulturlandschaft. Bergels Biographie steht unter den Vorzeichen historischer und ideologischer Wirren des 20. Jahrhunderts, deshalb ist die Vorstellung der Erfahrungen von Flucht und Verrat, Haft und Zwangsinternierung nötig. Um das inhaltliche Gleichgewicht des Buches zu bewahren, stellt die Autorin das literarische und publizistische Werk Bergels anhand der früheren und späteren Romane des Autors auf dem Hintergrund seiner wichtigsten Lebensstationen und seiner literarischen Beziehungen zu zeitgenössischen Autoren vor, einschließlich der Biographie über seinen jüngeren Bruder, Erich Bergel. Mit Hilfe dieser Forschungsmethodik versucht Renate Windisch-Middendorf ein Gesamtbild der Weltauffassung und literarischen Tätigkeit von Bergel zu malen, so dass das Gesamtwerk des Autors auch für die einheimische deutsche Literatur in Rumänien erreichbar wird.

Die Autorin des Buches ist ihrer Zielsetzung während des Schreibprozesses treu geblieben, sie teilt ihr Buch in fünf Kapitel ein, von denen sich jedes mit einem unterschiedlichen Aspekt des Lebens oder Schaffens von Bergel beschäftigt. Die Zielsetzungen werden in der Einleitung formuliert, und die einzelnen Kapitel erklären die oben erwähnten Aspekte der Reihe nach. Im ersten Kapitel schreibt die Autorin des Buches über die Stationen des Lebens von Hans Bergel. Die Kindheit und Jugend in Siebenbürgen, die Jahre 1932–1944, die Partisanenzeit und antikommunistischer Widerstand, die Anfänge als Schriftsteller, die Verhaftungen, der Kronstädter Prozess gegen fünf rumäniendeutsche Schriftsteller 1959, die Jahre 1959–1964 und die auf die Haftentlassung folgenden Jahre werden objektiv und informationsreich beschrieben. Außerdem werden die Informationen dieses Kapitels immer mit Fußnoten aus Äußerungen Hans Bergels über das eigene Werk und Leben oder aus Gesprächen der Verfasserin des Buches mit dem siebenbürgischen Autor unterstützt. Im zweiten Kapitel lernen wir die literarische und publizistische Tätigkeit von Hans Bergel aus den Jahren 1969–1989 kennen. In einem „Exkurs“ *Vom Nutzen und Nachteil des Kulturbetriebs* erfahren wir über Hintergründe bundesdeutscher Kulturmechanismen im Zusammenhang mit der Tätigkeit von deutschen Schriftstellern aus Rumänien in der Bundesrepublik. Ein weiteres Kapitel beleuchtet die Tätigkeit von Hans Bergel als Journalist und Publizist in Deutschland. Die literarischen Spiegelungen der Existenzfrage des siebenbürgischen Autors erscheinen immer von der Durchsetzung der Menschenrechte geleitet. Im dritten Kapitel lesen wir über die späten Romane von Hans Bergel: *Wenn die Adler kommen* und *Die Wiederkehr der Wölfe*. Anhand des ersten Romans untersucht die Verfasserin Erzählmuster, Leit motive und Paradigmen der südöstlichen Welt bzw. das Eindringen völkisch-nationaler, faschistischer und antisemitischer Tendenzen in Gesellschaft, Schule und Kirche aus Siebenbürgen in

der die Orte bzw. Gebiete der Inhaftierung und Zwangsarbeit Hans Bergels als politischer Häftling in Rumänien während der Jahre 1947–48, 1954 und 1959–64 verzeichnet sind. Das Buch ist bereits 2009 im Verlag der Rumänischen Akademie, Zentrum für Siebenbürgische Studien, Klausenburg (Rumänien) erschienen (127 Seiten und Bilder. ISBN 978-973-7784-46-9).

den 30er Jahren des 20. Jahrhunderts. Auch für den zweiten Roman weist sie die Darstellung politischer Tendenzen nach, die Bergel exemplarisch in „satirisch-parodistischer Entlarvung lokaler Volkstumsfanatiker“ vorführt und mit Variationen und Analogien von Liebesgeschichten ergänzt. Im vierten Kapitel erfahren wir von literarischen Beziehungen Bergels zu zeitgenössischen Autoren. Hans Bergel wird von der Autorin des Buches der letzte der bedeutenden, in Deutschland lebenden und publizierenden deutschen Autoren der Zwischenkriegsgeneration aus Rumänien genannt. Seine persönlichen Kontakte zu großen siebenbürgischen Erzählern, wie Adolf Meschendörfer und Erwin Wittstock, haben sein eigenes literarisches Schaffen beeinflusst. Ebenso fühlt sich Bergel dem Schriftsteller und Hochschullehrer Georg Scherg bis heute dankbar verpflichtet, weil er ihn als jungen Autor mit unendlicher Geduld auf die Erfordernisse des schriftstellerischen Berufs hingewiesen hat. Alfred Margul-Sperber und Manfred Winkler, aber auch Oskar Pastior gehörten zum Kreis jener Autoren und Dichter, mit denen Bergel persönliche Kontakte pflegte. Im fünften Kapitel wird die schon erwähnte Biographie Hans Bergels über seinen Bruder angesprochen. Nach Meinung von Renate Windisch-Middendorf zeichnet die biographische Studie über den Lebensweg des bedeutenden Dirigenten und Musikwissenschaftlers Erich Bergel die Stationen eines außergewöhnlichen Künstler- und Forscherlebens nach und erlaubt gleichzeitig Einblicke in die Intensität eines engen brüderlichen Verhältnisses.

Das Buch beinhaltet auch einen Epilog, in dem die Rolle von Hans Bergel als Grenzgänger zwischen zwei Kulturen besprochen und analysiert wurde. Eine logisch organisierte und umfangreiche Bibliographie und ein Register schließen die 127 Seiten des Buches, daran schließt sich noch eine Reihe von Photos über Hans Bergel selbst, seine Familie und literarische Weggenossen an; Faksimile von Dokumenten bezeugen entscheidende Zäsuren in Bergels Leben (Schulabschluss 1942 und Beweismstücke von Verhaftung und Verrat, 1959).

Die Darstellungsweise, der Inhalt und die Logik der Buchstruktur ist klar, die Autorin verfährt schrittweise: sie präsentiert am Anfang die wichtigsten Aspekte des Lebens von Hans Bergel, was eigentlich alle Werke mit biographischen Charakter beinhalten sollen, erst dann wendet sie sich der Vorstellung des Lebenswerks des Autors aus Siebenbürgen zu. In dieser Betrachtungsweise und Methode der Analyse steckt das logische Prinzip der Methodik der Forschung (aber auch des Unterrichts): man sollte vom Bekannten zum wenig Bekannten schrittweise fortfahren, damit das Verstehen sich stufenweise entwickelt.

Das Buch sollte den vielen Lesern Hans Bergels in Rumänien ein Wegweiser sein, vielleicht ein Werk, in dem der – deutsche, rumänische und ungarische Leser – Bekannte wieder entdeckt. Die Popularität von Bergels Werken war in Fachkreisen aus Siebenbürgen und Rumänien stets stabil, aber immer noch besteht die Notwendigkeit, diesen Werken sowohl im Heimatland des Autors, als auch in Deutschland größere Anerkennung zu verschaffen. Die vorliegende Werkeinführung dient dazu, die Botschaft des Bergelschen Werkes, seine thematische Vielfalt und virtuose Sprachkraft, den Lesern in Südosteuropa und in Deutschland zugänglich zu machen. Die kulturellen, geschichtsphilosophischen und politischen Ideen, welche in den Romanen und in den publizistischen Schriften Hans Bergels auftauchen, bieten dem Leser Orientierung im Weltgeschehen, vielleicht sogar in ihrer Weltanschauung. Mit Si-

cherheit dienen sie dem besseren Verständnis von historischen Abläufen und gegenwärtigen politischen Zusammenhängen. Die ausführliche Darstellung des siebenbürgischen Autors, die wir im Buch von Renate Windisch-Middendorf finden, dient auch einem besseren Verständnis der äußerst problematischen Jahrzehnte in Südosteuropa in der Zeit unmittelbar vor und nach dem Zweiten Weltkrieg. In den Werken von Bergel sind verschiedene Ideen und Gedanken über Freiheit, das Prinzip des Strebens nach menschlicher Vollkommenheit oder die Wichtigkeit eines gemeinsamen Weges der verschiedenen Nationen zu erkennen. Eine Interpretation, mehr noch, eine Darstellung solcher Ideen und Prinzipien ist in unserer Zeit unbedingt notwendig; schließlich wird Bergel nicht nur von Germanisten gelesen, auch hat das breite Publikum nicht immer die Möglichkeit alle Aspekte mit den Augen eines Forschers über einen Autor zu untersuchen, oder möchte einfach nur die Werke genießen, zumindest auch ein wenig von den Gedanken des Autors kennenlernen.

Über die Vielfältigkeit von Fachliteratur über Bergel habe ich schon in einem vorigen Artikel² gesprochen, die Fachliteratur über Bergel ist äußerst umfangreich; hier aber möchte ich die Aufmerksamkeit besonders auf einen Artikel lenken. Die Forscherin Edith KONRADT beschäftigt sich in ihrer Auseinandersetzung mit dem *Dritten Reich* in den Romanen von Schlesak, Bergel und Schlattner³. Der Artikel beinhaltet historische Betrachtungen, Anmerkungen zu den Romanen der NS-Zeitgenossen, aber was das wichtigste ist: die Autorin des Artikels versucht eine Parallele zwischen den Romanen⁴ von Schlesak, Bergel und Schlattner aus neueren Sichtweisen, generationenspezifisch vorzustellen. Sie spricht kurz auch von den Rezensionen der Romane. Solche literarischen Parallelen können die Sichtweise über Bergel nur reicher machen; auch bei Renate Windisch-Middendorf können wir bemerken, dass die Autorin persönlich schuldhaftige Verquickungen aufzeigt oder politisch-ethische Hintergründe deutlich macht, z.B. anhand des Romans *Rote Handschuhe* von Eginald Schlattner, oder der versuchten Vereinnahmung durch zwei totalitäre Ideologien, der sich Hermann Oberth stellen muss. Diese Parallelen dienen überdies zum besseren Verständnis der weltanschaulich politischen und -biografischen Grundlagen des Lebenswerks von Hans Bergel.

Wie gesagt: Auf der Ebene deutscher literarischer Rezeption gibt es zahlreiche Interpretationen von Hans Bergels Leben und Werk, aber die Annäherung an die Persönlichkeit von Hans Bergel als *Mann ohne Vaterland* verlangt eine komplexe Kenntnis aller Werke des Autors und aller Grundpositionen seines Schaffens. Eben deswegen kommt dem Buch von Renate Windisch-Middendorf auf rumäniendeutscher bzw. rumänischer literarischer Rezeptionsebene eine besondere Bedeutung zu,

2 SZÉLL, Anita: „Hans Bergel: Der Tanz in Ketten. Interkulturalität und Identitätssuche“. In: Carmen Elisabeth Puchianu (Hrsg.): *Kronstädter Beiträge zur Germanistischen Forschung*, Band 8. Kronstadt: Aldus, 2006, S. 112–119.

3 KONRADT, Edith: „Die Auseinandersetzung mit dem ‚Dritten Reich‘ in drei ausgewählten Romanen von Dieter Schlesak, Hans Bergel und Eginald Schlattner“. In: Michael Markel, Peter Motzan (Hrsg.): *Deutsche Literatur in Rumänien und das „Dritte Reich“*. München: IKGS, 2003, S. 269–297.

4 *Vaterlandstage und die Kunst des Verschwindens, Wenn die Adler kommen, bzw. Der geköpfte Hahn*.

obwohl im Kreis der Germanisten aus Rumänien Bergel sich immer einer großen Popularität erfreut hat.

Das Buch von Renate Windisch-Middendorf ist 2009 erstmals in Klausenburg beim Verlag der Rumänischen Akademie erschienen und erweitert den Weg der möglichen Interpretationen von Hans Bergels Werk und der Darstellung seines Lebens für die rumänische Germanistik, es bietet interessante Gesichtspunkte der Analyse an; zudem ist die Sprache des Buches ein anspruchsvoller Ausdruck der wissenschaftlichen Forschung.

Als DAAD-Lektorin und Dozentin an verschiedenen Goethe-Instituten und Hochschulen (zuletzt 2008, an der Babeş-Bolyai Universität, Klausenburg Rumänien) gilt die Autorin des Buches *Der Mann ohne Vaterland, Hans Bergel* als eine bedeutende und gewissenhafte Forscherin über Leben und Werk von Hans Bergel und verfügt auch über eine reiche Praxis journalistischer Tätigkeit, so dass ihre Feststellungen als begründet und wertvoll betrachtet werden können.

Im Jahre 2003 habe ich mich im Rahmen meiner Masterstudien mit den Werken von Hans Bergel auseinandergesetzt; damals habe ich meinen Untersuchungen den folgenden Titel gegeben: *Übersetzung als Tanz in Ketten. Aspekte der Übertragung des Romans von Hans Bergel ins Rumänische*. Für die Unterstützung meiner Theorie habe ich sehr viele Werke der Sekundärliteratur gefunden, aber eben eine solche Annäherungsweise an den Autor, wie sie das Buch von Renate Windisch-Middendorf bietet, wäre damals für mich von großer Hilfe und Wichtigkeit gewesen. Aus diesen Gründen empfehle ich das Buch auch den Germanistik-StudentInnen an dem Departement für Deutsche Sprache und Literatur aus Klausenburg. Das Buch von Renate Windisch-Middendorf öffnet neue und vielfältige Wege der germanistischen Forschung, deswegen hat die hiesige Buchbesprechung die Absicht, die Aufmerksamkeit auf ein solches Werk zu lenken, welches der Bergel-Forschung aus Klausenburg und Rumänien als Ansporn dienen kann.

Cluj-Napoca

ANITA SZÉLL

WOLFGANG DAHMEN, PETRA HIMSTEDT-VAID, GERHARD RESSEL (Hrsg.): *Grenzüberschreitungen. Traditionen und Identitäten in Südosteuropa. Festschrift für Gabriella Schubert* (= Balkanologische Veröffentlichungen, Band 45). Wiesbaden: Harrasowitz Verlag 2008. VIII, 698 S. ISBN 978-3-447-05792-9.

Die Herausgeber dieser voluminösen Festschrift spielen in ihrem Vorwort mit Blick auf das suggestive Titel-Schlagwort „Grenzüberschreitungen“ – sicherlich auch in Anlehnung an die sprachliche Herkunft der Jubilarin – auf die Filiation von ungar. *határ* „Grenze“ an. Die Jubilarin hat in ihrer Dissertation von 1982 u.a. dieses Wort als Beleg für ungarische Einflüsse auf die Terminologie des öffentlichen Lebens der Nachbarsprachen aufgelistet (vgl. S. III). Allerdings findet sich dieses Wort in einer der unmittelbaren Nachbarsprachen, in Siebenbürgen (ungar. *Erdély*, rumän. *Ardeal*), wo bekanntlich eine der größten ungarischen Minderheiten lebt, gerade nicht: die „Grenze“ zwischen dem ungarischen Ort Ártánd und dem rumänischen Borş, die man heute – in Erinnerung an alte Zeiten – mit dem Auto unbekümmert passiert,

heißt auf Rumänisch *graniță*, ist also slawischer Herkunft. Dagegen geht der „Zoll“, rumän. *vama*, vermutlich auf den grenznahen Verkehr zurück, auf ungar. *vám*.

Nun wird man sich wohl kaum auf eine völkerpsychologisch unterlegte Spekulation über eine mögliche Bevorzugung des slawischen Terminus gegenüber der gerade in Transsylvanien Jahrhunderte langen ungarisch-rumänischen (früher auch deutschen) Sprach-Kontaktsituation einlassen, um auf die etwa in Cluj-Napoca/Kolozsvár überall auf der Straße hörbaren ungar. Elemente eigens hinzuweisen. Oder war es die kulturelle Überlegenheit des Magyarischen, die den Rumänen den Stadt-Begriff, mit der ‚Sache‘ selbst, also rumän. *oraș*, entsprechend ungar. *város*, geschenkt hat? Ergänzend zu ungar. *határ* wäre noch auf die Bedeutungsverbesserung des Wortes im Rumänischen hinzuweisen, das als denominale Ableitung zur ungar. Basis das Verb *a (se) hotâri* „entscheiden, bestimmen“/„sich entscheiden“ gebildet hat, das auch über das siebenbürg. Rumänische hinaus zur rumänischen Norm gehört. Soweit kurz zum *Vorwort* des Bandes, das in knapper Form einerseits die Forschungsfelder der Jubilarin nachzeichnet (vgl. das Schriftenverzeichnis, S. 7ff., 169 Titel), andererseits ein knappes thematisches Raster der 55 Beiträger dieser Festschrift bietet.

Die Beiträge sind – einfachste Methode – alphabetisch nach den Namen der Beiträger gereiht. Möglicherweise sind die (verdienstvollen) Herausgeber vor dem Problem einer Zusammenstellung nach Themenbereichen zurückgeschreckt. Dass eine solche Anordnung schwierig ist, erklärt sich aus dem Faktum, dass viele der Beiträge entweder in thematischer Hinsicht, oder auch vom methodischen Zugriff her, gemeinsame Schnittmengen haben; andererseits ist – nicht nur wegen der großen Anzahl der Beiträge – keine inhaltlich eindeutige Abgrenzung der einzelnen Beiträge untereinander möglich, eine ganze Anzahl wiederum steht für Einzel-Themen. Rez. hat eine Aufteilung in folgende Themenbereiche versucht, nach Anzahl der jeweiligen Aufsätze: Sprachwissenschaft/Sprachpolitik (13), z.B. Anna KRETSCHMER, „Slaveno-serbisch – Zeitalter der Aufklärung im serbischen Kulturparadigma“, S. 314–326; Jürgen KRISTOPHSON, „Naive Sprachbetrachtung in Südosteuropa“, S. 327–337; Joachim von PUTTKAMER, „Magyarisierung! Sprachliche Assimilation und nationale Mobilisierung in Ungarn um 1900“, S. 480–493; Imagologie/Aberglaube/Gebrauche (z.B. Petra HIMSTEDT-VAID, „Das Bild des ‚Zigeuners‘ im südslawischen Volkslied“, S. 158–181; oder Thede KAHL, „Vögel im Volksglauben. Mündliche Überlieferungen aus Nordwestgriechenland“, S. 233–246); nationale Selbstfindung/Identität (8); Nationalgeschichte/aktuelle politische Situation (6); Sozialgeschichte in oraler Überlieferung (5); Literatur/Narratologie/künstlerische Orientierungen (5); national-politische Strömungen, gespiegelt in der Literatur (4); Geschichte einzelner Länder/politische Strömungen/Religion und Nation (3); damit wären 44 Beiträge, also die überwiegende Mehrzahl, zu unterschiedlichen thematischen Rubriken geordnet, die restlichen 11 Beiträge erlauben keine Zusammenstellung und wären jeweils unter Begriffen wie Theater, Soziologie, Regionalgeschichte, Demoskopie, Wissenschaftsgeschichte, Präsentation der Frau in den Medien usw. getrennt aufzulisten. Belassen wir es bei der Anordnung der Herausgeber. Vielleicht ist eine Aufzählung der eingesetzten Sprachen von Interesse: das Deutsche überwiegt mit mehr als 40 Beiträgen, es folgt das Slawische (Serbisch, Slowenisch) mit sieben Beiträgen, das Englische mit drei und das Rumänische mit einem Beitrag von Eugen MUNTEANU, aus der Siebenbürgen-fernen Moldau, „Unificarea vechii române literare“ [Die Vereinheitlichung

der altrumänischen Literatursprache], S. 407–411; aus derselben Stadt/derselben Schule: Luminița Fassel, „Zur sprachgeschichtlichen Methodik: Altes und Neues bei der Begriffsbestimmung des Vulgärlateins. Coseriu und die Jassyer Sprachwissenschaft“, S. 117–130. Hier ist die Sprachkompetenz des Lesers gefordert, der sich (wie der Rezensent) z.B. im serbisch geschriebenen Beitrag von Ljubinko RADENKOVIĆ (S. 494–498) dank der dt. Kurzfassung (S. 497) „Über die Vorstellungen vom Schicksal im Volksglauben der Slawen“ kursorisch informieren kann. Nach der Auflistung der verwendeten Sprachen bliebe noch ein kurzer Verweis *über* die Sprachen, *über* die Länder, die in die Diskussion einbezogen sind: Albanisch/Albanien, Bulgarisch/Bulgarien, Dalmatien, Griechisch/Griechenland, Polnisch/Polen, Slawisch (Serbisch/Slowenisch/Kroatisch, mit den entsprechenden Nationalstaaten), Mazedonien, Rumänisch/Moldau, Banat, Ungarn. Dieser Sprachen- und National-Vielfalt entsprechen die Verweise bzw. die inhaltlichen Bezüge auf die Konfessionen, in der Mehrzahl die Orthodoxie, dann die Katholiken sowie die osmanisch-islamischen Türken. Die Vielzahl der vorgestellten ethnisch-sprachlichen Minderheiten oder -Gruppen, wie etwa die „Rudari in Serbien“ (Corinna LESCHBER, S. 338–351) – können hier nicht weiter aufgelistet werden. Bleibt noch der Hinweis auf die Nationalität der Beiträger: sie deckt sich weitgehend mit der Sprache der Texte bzw. mit den Sprachen/Ländern, *über* die berichtet wurde, z.B. Attila PALÁDI-KOVÁCS („István Györffy – der ungarische Forscher in der Dobrudscha und in Kleinasien“ (S. 439–446) oder Pandeli PANI zum Albanischen (*infra*)).

In Anbetracht der zahlreichen Beiträge aus einem thematisch weitgespannten Feld kann eine Rezension eines derart umfangreichen Sammelbandes lediglich exemplarisch, nach Gusto des Rez., nur einige wenige Beiträge erfassen, so etwa den von Vesna CIDILKO: „Über sich und die Anderen – zum Tagebuch von Aleksandar Tišma aus imagologischer Sicht“ (S. 32–47). Hier wird an die widersprüchliche, gespaltene Haltung des serbischen Schriftstellers Tišma zu einem Deutschland vor dem II. Weltkrieg mit seiner kulturell-bürgerlichen Einstellung zu gemeinsamen deutsch-jüdischen Werten und deren Einfluss auf Tišmas eigene literarische Arbeit erinnert. Andererseits sah Tišma Zeit seines Lebens ‚die guten Deutschen‘, vor allem vor 1989, in der DDR; bis zu seinem Lebensende habe er sie in ihrer politischen Einstellung und geistigen Tätigkeit aber immer noch irgendwo zwischen Goethe und Hitler eingeordnet (S. 34/35). War er nun ein Serbe, oder wo sah er sich selbst unter den ungarischen, slowenischen oder kroatischen Ethnien im früheren (Groß-)Serbien, das durch die „Schuld“ der Deutschen, genauer: wegen Genschers Außenpolitik, in ein Slowenien und Kroatien aufgeteilt worden sei? (S. 34) Überlebt hier eines der gern kolportierten ‚images‘? Bleibt bei Tišma dennoch – trotz Verweis auf den deutschen Antisemitismus, Judenverfolgung und Krieg – immerhin die dt. Literatur mit ihrem wesentlichen Einfluss auf sein dichterisches Schaffen? Haben ihm die Deutschen nicht auch seine Romane, z.B. *Upotreba čoveka/Der Gebrauch der Menschen; Koje volimo/Die wir lieben*, 1996, oder *Reise in mein vergessenes Ich*, München-Wien, 2003 ‚abgekauft‘ und verlegt? Die Verf. Cidilko kann die letztlich unversöhnliche, zwischen Zuneigung zur dt. Kultur und dem Rückblick auf dt. Verbrechen in den Tagebuch-Bekanntnissen Tišmas schwankende Haltung nicht zu einem überzeugenden Bild aufhellen, wenn die kontrovers geprägte Einstellung des Autors entsprechend seiner politischen Einstellung gegenüber allem Deutschen überwiegt.

Ganz anders der Blickwinkel von Horst FASSEL, der diesmal einen deutschsprachigen Literaten und Dramaturgen unter Deutschen selbst betrifft: „Von Polen auf den Balkan. Franz Theodor Csokors Exil“ (S. 102–116). Fassel zeichnet hier den Weg eines österreichischen Dramatikers und Regisseurs während unglückseliger Zeit nach. Csokor wurde in Wien geboren (1885, wo er 1969 starb) und lernte über seinen Vater, der aus der Wojwodina stammte, die Vielvölkergebiete der k. k.-Monarchie kennen. Nachdem er 1936 in Wien ein bekanntes polnisches Drama aufgeführt hatte, konnte er 1938, nach der „Heimkehr Österreichs ins Reich“, nach Polen fliehen. Zur Verdeutlichung: Csokor war nicht jüdischer Herkunft, das Motiv zur Flucht war durch sein ästhetisch eindeutiges Verständnis von Theaterkultur und Literatur bestimmt, womit er sich von vornherein der Nazi-Propaganda widersetzte. Ironie des Schicksals, gerade Polen war eines der ersten Länder, das unter den heraufziehenden Kriegsterror der Nazis fiel. Csokor musste Polen bald wieder verlassen, in Richtung Rumänien, dessen Romanität ihn wohl kaum geprägt und ihm auch keine Gelegenheit für eine Umsetzung seiner dramaturgischen Arbeit auf rumänischen Bühnen geboten haben dürfte – trotz der damals noch starken deutschen Minderheiten in den beiden Ländern: „Die Judenpogrome in Rumänien, die Verfolgung von Ausländern haben zu dem Entschluss, wieder zu fliehen, zweifellos beigetragen“. Fassel verweist hier (S. 105) auf eine dunkle Phase der rumänischen Geschichte, die bis heute literaturgeschichtlich nicht aufgearbeitet ist. Auch in Rumänien vertreiben ihn die zurückweichenden Nazis und das Wüten des rumänischen Faschismus, die „Eiserne Garde“. Csokor flüchtete erneut über Belgrad und kommt bereits 1946 wieder nach Wien zurück. Seine Arbeit als Schreiber von Bühnenstücken und als Schriftsteller während der Jahre 1938–1945 schließen sich, so Fassel, nach Stoff und Form dem an, was die Besonderheit vieler Exilautoren ausmache, so in Csokors „Zeuge einer Zeit. Briefe aus dem Exil 1933–1950“ (München: Langen-Müller, 1964): Der meistens gescheiterte Versuch, in der sprachlich-kulturell fremden Flucht-Heimat Fuß zu fassen. Ein weiteres Beispiel, das Fassel im Abschnitt „Die Feind-Bilder in Prosa und Drama“ (S. 108/09) behandelt, bezieht sich auf Csokors „Als Zivilist im Balkankrieg“ (1947, Wien), wo die Struktur dieses Reportagebuchs symptomatisch sei für die „der traditionelle(n) serbische(n) Gemeinschaft, die Menschlichkeit und Vernunft weiterhin“. – Ein Hoffnungsschimmer? Man denkt unwillkürlich an den Balkankrieg der 80er Jahre.

Handelt es sich hier um ein auf dunkler Erinnerung beruhendes Bild von Serbien, das er möglicherweise seinem Vater verdankt? Wie Fassel moniert, leitet er daraus aber keine weitere politische Erkenntnis ab (S. 108). In zwei weiteren Abschnitten, „Die Symbole der Lyrik“ (S. 109–110) und „Die antiken Mythen und historischen Stoffe als Modelle menschlicher Sinngebung“ (S. 110–113) bietet Fassel eine themen- und literaturgeschichtliche Einordnung Csokors, für den sich als Exilant weder in Polen oder in Rumänien die Hoffnung erfüllte, mit seiner literarischen Produktion Fuß fassen zu können (S. 105). Für Fassel konnte auch Csokors auf einer griechisch-antiken Vorlage beruhendes Odysseus-Drama „Kalypso“, das nach dem Kriege erschien (1946 im Selbstverlag gedruckt; Hamburg, 1954) nicht zu einem „Paradigma des Exils“ werden, zu einem „Ausweg aus dem Grauen“ (S. 111). Es gehöre in eine *Rezeptionslücke*, als „den üblichen Gegebenheiten in jedem Land (...). Es war nicht voraussehbar, dass man gerade die Autoren [im Exil] rezipierte, die dann auch Hilfe

notwendig hatten“ (S. 115). Laut Fassel hat „die Kunst ihre eigenen Gesetze, und sie beschränkt sich nicht darauf, was für Csokor wichtiger war als die ästhetische Perfektion: er wollte als Vertreter eines ethischen Theaters in Erinnerung bleiben, was man als Theaterkenner durchaus anzuerkennen vermag“ (S. 115). So bleibt von Csokor wenigstens die Nennung im Band *Deutsche Literatur im Exil. Texte und Dokumente* (Reclam 9865, Stuttgart, 1977, S. 459–460). Selbstverständlich wird man bei Interesse für Csokor auf die fundierte Darstellung von Fassel und der in seiner Bibliographie angeführten Literatur zurückgreifen.

In eine ganz andere Welt und in einen näheren Zeitraum führt der Beitrag von Harald HEPPNER „Tradition und Identität im Dorf. Eine aktuelle Bestandsaufnahme über das rumänische Banat“ (S. 151–157). Heppners Beitrag ist das Ergebnis eines vom österreichischen „Bundesministerium für Auswärtige und Europäische Angelegenheiten“ (vgl. S. 151, Anm. 3) geförderten Projektes zur Beschreibung und Bestandsaufnahme der „Dynamik ökonomischer Entwicklungen im frühen 21. Jahrhundert“, an dem, unter seiner Leitung, auch rumän. Experten beteiligt waren (2003–2007). Hier wird der Nachweis erbracht, dass die dörflichen Lebensräume immer mehr verstädtern und dass der ländliche Boden auf der Suche nach wirtschaftlich relevanten Ressourcen zum Objekt zweifelhafter finanzieller Strategien geworden ist. Deshalb wird „das Dorf als Symbol für Tradition und als Quelle von Identität wie nie zuvor der sozio-kulturellen Einebnung durch die Stadt ausgesetzt“ (S. 151) – eine aus soziologischer Perspektive kompakte Prognose der zunehmenden Dorf-Stadt Verschiebung, die den verklärten Träumen gestresster Städter von einem romantischen Landleben in der Alltagswirklichkeit aber entgegensteht. Sucht man auch heute noch Spuren dieser (meist imaginär geprägten) Dorf-Romantik auf dem Balkan, etwa in Rumänien, sollte man in die Dörfer der Maramuresch gehen oder auf die Höhen der Karpaten. Ob das Leben für die dortigen Bewohner allerdings so ‚romantisch‘ ist, wie es der fremde Betrachter sieht, bleibt dahingestellt. Diesen Aspekt zu vermitteln war freilich nicht das Ziel der Untersuchung Heppners.

Erfreulich ist die Förderung durch eine österreichische Behörde. Man erinnert sich an die frühere Zugehörigkeit des Banats zur Monarchie und an die wirtschaftliche Bedeutung vor allem der Metall-Minen im Banater Bergland für Wien. Heppner, österr. Historiker, mit Lehrtätigkeit auch in Rumänien, gibt darüber keine weitere Auskunft. Unabhängig davon darf man eine solche Förderung im Rahmen der genannten ‚auswärtigen und europäischen Angelegenheiten‘, in die Österreich seine einstigen Kronländer (die nach dem Vertrag von Trianon, 1920, zwischen Rumänien, Ungarn, Jugoslawien/Serbien, Slowenien, Kroatien und Tschechien aufgeteilt wurden) einbezieht, als vorbildlich für eine heutige europäische Zusammenarbeit bezeichnen. Man wird Wien wohl nicht einer walzerseligen Rückkehr in frühere k. k.-Kronländer verdächtigen, da sich nicht nur österreichische Forscher dieser Förderung erfreuen: so z.B. auch im weitesten Sinne von „grenzüberschreitend“ wie beispielsweise das „Forum Rumänien“ (Frank-Timme-Verlag, Berlin; hier im Bd. nicht erwähnt), das durch das „Bundesministerium für Wissenschaft und Forschung“ (Wien) unterstützt wird. Man wird den österreichischen Ministerien daher uneingeschränkt Anerkennung aussprechen für ihre Förderung aktueller soziologisch-demoskopischer Forschung, wie hier im Falle des Banats. Selbstverständlich bedeutet jede Forschung, die sich – thematisch – auf eine aktuelle politisch-ökonomische Perspek-

tive einstellt, immer wieder die Berücksichtigung auch historischer Bedingungen. Allerdings wird man die Geschichtsforschung – im Sinne der für den vorliegenden Band thematisch konzipierten Grenzüberschreitung keineswegs als die einzig legitimierte Disziplin gegen ‚das Vergessen‘, oder für eine moralisch unterlegte ‚Wiedergewinnung der Erinnerung‘ in Anschlag bringen. Unter Bezug auf die „Oral-History-Recherche“ versucht Heppner Auskünfte aus dem Erinnerungsvermögen seiner (dörflich-ländlichen) Informanten zu bekommen, trotz seiner Bedenken, „dass die Erinnerungsfähigkeit an weiter zurückliegende Details zwangsläufig lückenhaft gewesen ist“ (S. 153). Um was geht es? Für den ländlichen Raum des Banats gilt (seine Hauptstadt Temeschwar/rumän. Timișoara ist per definitionem nicht einbezogen), dass für die ländliche Bevölkerung gerade nach 1945 „Haus, Hof und Familie“ und die „Rolle des Alltags im Dorf weiterhin ihren ‚Stellenwert‘“ (S. 152) behalten habe – für eine historisch gewachsene Landbevölkerung keine überraschende Feststellung. Für den Autor zählt zu den „bemerkenswertesten Resultaten der Recherche (...), dass die Periode des Kommunismus im Rückblick auf dem Land weit weniger als Bruch mit der Tradition begriffen wird als die Folgen der Transformation seit 1990“ (S. 153). Möglicherweise ist dieses Resultat nur aus einer politischen Distanz des Betrachters heraus bemerkenswert; eher scheint es der Achtung der gewöhnlich konservativ eingestellten Landbevölkerung gegenüber der Obrigkeit geschuldet; vielleicht war nach 1945 unter dem gegebenen ideologischen Druck auch keine andere Einstellung erlaubt. Aus der Untersuchung geht nicht der rumänische Anteil der Bevölkerung hervor, für die 1945 offensichtlich keinen auffallenden „Bruch mit der Tradition“ darstellte, waren sie nun doch die politisch dominanten Staatsbürger im neu geformten Rumänien? Aber bedeutete die Enteignung von Haus und Boden, nach 1945, tatsächlich für alle Banater, unabhängig von ihrer ethnischen Zugehörigkeit, keinen [wenn auch nur in der Erinnerung vollzogenen] Bruch mit der vorangegangenen Tradition, die gnadenlos als kapitalistisch, als (rumän.) ‚burghez‘ verschrien war? In der Tat scheint der Versuch, in die „Erinnerungsräume“ (Aleida Assman, Verweis Verf. S. 154, Anm. 5) älterer Menschen einzudringen, wie Heppner mit seiner Recherche belegt, erfahrungsgemäß immer nur zu vielfältig deutbaren Auskünften zu führen. Heppners Untersuchung bestätigt ein auch aus anderen Untersuchungen bekanntes psychologisches Moment, nämlich „dass sich die Befragten hauptsächlich in der Abfolge von Generationen wahrnehmen und identifizieren“; komme aber „ein das Dasein in der Gegenwart markant bestimmender Wandel hinzu, wird die Zeit vor dessen Auftreten summarisch erfasst („früher“), wodurch die Zeit der Kinder- bzw. Enkelgeneration als Gegenwelt („jetzt“) fungiert“ (S. 153).

Aus allgemeiner Erfahrung in Bezug auf die Anforderungen, die man an das „kulturelle Gedächtnis“ (A. Assmann) des Einzelnen an das nationale Selbstbewusstsein stellen kann, sei die schlichte Frage erlaubt: wissen um 1989 geborene rumänische Jugendliche noch um die rumän. *origine sănătoasă*, d.h. die „gesunde Herkunft“ ihrer Eltern als soziales Kriterium für die Zulassung beispielsweise zu einem Studium? Wissen Berliner Schüler noch, wo die Mauer stand, was das Jahr 1989 für Deutschland bedeutet, die Älteren gar, was es mit 1933 auf sich hatte? Heppner endet schließlich mit einem versöhnlichen Fazit, das über seine empirisch abgesicherte Recherche hinaus auch gewissen imagologischen Sentenzen Rechnung trägt, wenn er bestätigt, dass es für die Banater nach wie vor normal sei, „Personen anderer Sprachen

und auch Konfession zu Nachbarn zu haben; von den Befragten sind keinerlei nationalistische Vorstellungen artikuliert worden“ (S. 155). Bleiben noch die (längst) ausgewanderten Deutschen/Banater-Schwaben, denen laut Heppners Auskunft „ein gewisser Respekt zugebilligt [wird], weil sie für andere Ethnien teilweise Vorbildcharakter eingenommen hätten“ – zweifellos gilt diese positive Einschätzung auch für die ausgewanderten Siebenbürger-Sachsen – insgesamt ein Lob deutscher Tüchtigkeit, auf die heute manche Rumänen im Gespräch mit Deutschen noch anspielen, Tugenden, denen man als Deutscher angesichts ihrer zweifelhaften Umsetzung in Deutschland selbst nicht durch erstauntes Nachfragen widersprechen möchte.

Im ironisch-sarkastischen Titel des Beitrags „Bereits die Illyrer wollten in die EU und die NATO“. Albanische Identitätsdiskurse im Kontext der Integration in die euro-atlantischen Strukturen“ von Pandeli PANI (S. 447–459) spielt der Autor einerseits auf eine historisch absurde Kontinuität aus grauer Vorzeit als Beleg für eine heutige albanische Identitätsfindung an, andererseits gibt er eine kritische Übersicht über (vermeintlich) verpasste Chancen einer nationalen, ethnischen Selbstbestimmung der Albaner. Die lange Abschottung, ja Isolierung des Landes vom Rest Europas durch Enver Hoxha unter dem Schirm einer rigiden kommunistischen Ideologie hat in der Tat die politisch-soziale Anpassung an Europa verhindert. Aber können sich die heutigen Albaner auf jene Illyrer, von denen wir nur wenig wissen, als ihre Vorfahren berufen? Oder war der Wille der Albaner zur staatlichen Selbstfindung doch nicht so vehement, so altherwürdig? Was war aus der Berufung auf jene – imaginären – Vorfahren in heutigen Tagen noch zu erwarten? Der Autor verweist auf den albischen Schriftsteller Ismail KADARE (*Identiteti evropian i shqiptarëve* [Die europäische Identität der Albaner], 2006), für den jene illyrische Filiation außer Zweifel zu stehen scheint (vgl. Pani S. 447, 458): gerne wird man den Albanern den Ruhm lassen, „eines der ältesten Völker des europäischen Kontinents“ zu sein, wie Kadare uns berichtet (vgl. Pani S. 447; Kadare beruft sich hier – vgl. Pani S. 455 – auf seinen Landsmann Sami Frashëri, der mit seiner für das albanische Nationalbewusstsein eminent wichtigen Schrift *Shqipërija ...* [Albanien ...] von 1899 dieser Ansicht, wie vielen weiteren ‚nationalen‘ Thesen zu populistischer Verbreitung verhilft; möglicherweise hatte er sie mit Berufung auf Franz Bopp untermauert?). Auf jeden Fall darf diese Erkenntnis als eine durch zweifellos gesunden Nationalstolz geprägte Fiktion bezeichnet werden. Allerdings mag man zu seiner folgenden Beweisführung Bedenken anmelden, wenn er doziert, „... wie auch die albanische Sprache von allen großen Linguisten als eine von 10 oder 12 Grundsprachen des Kontinents anerkannt worden“ sei. Der Schriftsteller erklärt nicht, was man unter einer „Grundsprache“ zu verstehen hat – denkt er etwa an das Baskische oder an (noch lebende oder ausgestorbene) indogermanische Sprachen, auch scheint er – nach der Darstellung bei Pani – keinen der „großen Linguisten“ namentlich anzuführen. Meint er die ältere Forschung zum Albanischen, etwa H. BARIĆ, *Albano-rumänische Studien* (1919) oder Norbert JOKL, *Linguistisch-kulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereich des Albanischen* (1923)? Zweifellos garantiert die Diskussion um ein „pelagisch-illyrisches“ Substrat und seiner Filiation zum Albanischen und – möglicherweise zu weiteren Balkansprachen – bei spärlichem Sprachmaterial und Fragen seiner typologischen („idg.“?) Zuordnung (vgl. Hans KRAHE, *Die Sprache der Illyrier*, 2 Bde., 1955/1964 oder I. DURIDANOV, „*Thrakisch, Dakisch, Illyrisch*“, in: U. Hinrichs

(Hrsg.): Handbuch der Südosteuropa-Linguistik, 1999, S. 733–759) weiterhin die Beschäftigung mit den Balkan-Sprachen? Als Einstieg in die dunkle idg. Frühgeschichte und die kontroversen Thesen ihrer genetischen Filiation empfiehlt sich die 2009 von Hansbert BERTSCH aus dem Spanischen übersetzte und bearbeitete *Geschichte der Sprachen Europas*, von Francisco R. ADRADOS, Madrid, 2008).

Die sprachgeschichtlich ungesicherte These von Kadare darf man seiner patriotisch-dichterischen Sichtweise zuschreiben. Wichtiger als die Berufung auf die Sprache als Nachweis der ethnisch-nationalen Identität ist nämlich, wie Pani die mentale Konzeption der Albaner nach 1989 beschreibt, ‚die Rückkehr nach Europa‘ – ‚aber nach welchem Europa‘, wie Pani ironisch hinterfragt (454), denn war dieses West- und Ost-Europa während Albaniens kommunistischer Isolation nicht der Feind? Pani zitiert (S. 454) genüsslich *Zëri i Popullit* [Stimme des Volkes] vom 10.9.2001 mit ihrer Losung: ‚Europa ist heute unsere Identität, unser Verbündeter und unser Weg zum Wachstum‘ mit dem Hinweis, dass die Zeitung vor der Wende Zentralorgan der kommunistischen Arbeiterpartei Albaniens war. Diese Rückkehr nach Europa als ‚Rettungsanker‘ (S. 452) scheint auch von unrealistischen Wünschen und Vorstellungen geprägt zu sein, durch die Beschwörung etwa des pelagisch-illyrischen Herkunftsmythus der Albaner (z.B. bei Frashëri, vgl. Pani, S. 455–457: ‚Das Weiterleben und Fortwirken der Mythen aus der Zeit der Rilindja heute‘, d.h. der politischen Bewegung der alb. ‚Wiedergeburt‘ im 19. Jhdt.). Gewiss ironisiert der Autor diese Rückblicke nicht, wenn er sagt (S. 456): ‚Um das imaginäre Damals zur Legitimation des heutigen politischen Handels zu nutzen, ist es wichtig eine Verbindung zwischen heute und der Vergangenheit herzustellen und diese Verbindung symbolisch zu repräsentieren.‘ Als jüngstes Beispiel einer solchen Inszenierung erinnert er an die Feierlichkeiten aufgrund der Einladung zum NATO-Beitritt, April 2007. Man wünscht Albanien die Erfüllung der durch ‚die Rückkehr nach Europa‘ gehegten Hoffnungen.

Aber hat Albanien nur mit seiner Vergangenheit, und sei es nur mit Träumen zu kämpfen? Der Beitrag von Roland SCHÖNEFELD, ‚Vom Traum der Serben. Staatsbildung und serbische Identität‘ (S. 570–586) zeigt eben die Träume von Albaniens direkten Nachbarn um den ‚Konfliktherd Kosovo‘ (S. 583ff.): ‚Die Tatsache, dass in Dayton dem Serbenführer zuliebe darauf verzichtet wurde, den Kosovo in die Friedenslösung einzubeziehen, stellte sich als tickende Zeitbombe heraus‘. Der Autor beklagt das fehlende Interesse, man darf ergänzend sagen: der fehlende politische Wille der internationalen Gemeinschaft, die serbische Regierung zu einer Verständigung, einer Lösung des Problems mit den Albanern zu zwingen. Der Autor verweist auf die bekannten Folgen, die Übergriffe der alb. ‚Befreiungs-Armee Kosovo‘ (UÇK) – ein bis heute schwelender Konflikt: ‚Belgrad wurde zwar die durch eine Resolution des UN-Sicherheitsrats untermauerte Souveränität über das gesamte Staatsgebiet und die Unverletzlichkeit der Grenzen zugesichert, zugleich aber wurde das Kosovo durch eine internationale Verwaltung (UNMIK) und eine Militärpräsenz unter Führung der NATO faktisch von Serbien getrennt‘ (S. 584). Wie im Falle Albaniens lohnt die Lektüre der von Schönefeld aufgelisteten nationalen Träume (Stichwort Amselfeld) als einen die aktuelle Politik unterschwellig beeinflussenden Faktor zu berücksichtigen (etwa ‚die großserbische Idee‘, S. 572/3). Gingen diese Träume in Erfüllung? Die Antwort laut Verf. (S. 584): ‚Selbst der verblendete An-

hänger des korrupten Milošević-Clans musste erkennen, dass vom großserbischen Traum nur ein verwüstetes, wirtschaftlich und moralisch zutiefst ruiniertes ‚Rumpfserbien‘ geblieben war.“ Wieweit geplatzte Träume zu einer Rückkehr in die Wirklichkeit zwingen, ist offen; es bleiben die „Hoffnungszeichen“, die Verf. als Perspektive für eine junge serbische Generation setzt, für die die „internationale Solidarität (...) die wichtigste Voraussetzung für eine Integration Serbiens in eine westliche Wertegemeinschaft“ wäre (S. 585). Man hegt diese Hoffnung für den Balkan, sicherlich noch weit über ihn hinaus.

Wie steinig der Weg hin zu einer politischen Einigung und Integration in die EU sein dürfte, beleuchtet Holm SUNDHAUSEN in seinem Beitrag „Die Befreiung von Kosovo: Das Ende einer ‚unendlichen‘ Geschichte?“ (S. 632–649). Er schließt nahtlos an die bereits von Pani und Schönefeld umrissene Problematik an, mit einem gewissen Verständnis des außen stehenden Betrachters, wenn er meint, dass man respektieren müsse, wenn die serbische Regierung seit Februar 2008 ihre Botschafter aus den Ländern zurückrufe, die Kosovo als Staat anerkennen (S. 648). Verf. erinnert an die Hallstein-Doktrin, nach der die Bundesrepublik Deutschland zwischen 1957 bis 1968 ihre diplomatischen Beziehungen zu den Ländern abbrach, die die DDR anerkannten; dieses Verdikt betraf gerade auch das frühere Jugoslawien (einschließlich dem ethnisch überwiegend alb. Kosovo): Verf. wünscht den serbischen Wählern und Politikern, dass sie sich „für eine zukunftsfähige Option entscheiden und dass sie weniger Zeit brauchen als die seinerzeitige deutsche Ostpolitik, um sich in der neuen Realität zurechtzufinden“ (S. 649). Ob die Betroffenen selbst dieser Hoffnung uneingeschränkt anhängen?

Eine im weitesten Sinne linguistische Untersuchung über die in den früheren Staaten Osteuropas und teils auf dem Balkan gesprochenen Sprachen bietet Christian Voss aus slawistischem Blickwinkel: „Ein linguistischer Hierarchisierungsversuch des europäischen Ostens: Sprachminderheiten im ehemaligen Habsburger, Preussischen und Osmanischen Reich“ (S. 686–698). Im ersten Kapitel, „Der Balkan – Osteuropa *par excellence*“, wird nach Ansicht des Verf. das Wort Balkan „heute als Metapher für gewaltsame staatliche Fragmentierung verwendet und stigmatisiert so die gesamte Region“. Verf. gibt dann einen Überblick über die (pejorativen) Identitätszuschreibungen des „Balkans“ in der neuesten Literatur (altbekannt, sprichwörtlich aus dem Wiener Jargon ist der „Schlawiner“): Abwertungen, Beschimpfungen wie Krawonien, Vulgarien oder Herzoslowakien, die in der Reiseliteratur, durch „schöngeistige und Trivilliteratur“ oder „balkanisches Lokalkolorit in einer skurrilen Mischung aus Philhellenismus, romantischem Exotismus und Gruselromanen und schnulzige Königsromanzen“ ihre Verbreitung gefunden hätten. Darunter sei Graf Dracula „die bekannteste weltliterarische Handelsmarke“. Zur Ehrenrettung der Rumänen: war es nicht ein Bram Stoker-kundiges ausländisches Publikum, das *Dracula* auf dem Borgo-Pass, in den Ostarpaten, suchte? Warum sollte man dann ihm zu Ehren nicht eine literarisch und touristisch verwertbare Gedenkstätte einrichten? Verf. erinnert weiter an die den Jugoslawienkrieg der 1990er Jahre begleitenden „Heterostereotypen über den Balkan (...): atavistische, irrationale Gewalt und Brutalität ethnischer Hass und Kleinstaaterei“ (S. 686). Welchen Einfluss solche Stereotypen haben können, exemplifiziert Verf. (S. 686) an dem Buch „Balkan Ghosts“ von R. D. KAPLAN (dt. 1993), das Bill und Hillary Clinton geholfen habe, die Balkan-

kriege „zu verstehen“: die Balkanvölker hätten sich schon immer die Köpfe eingeschlagen, wieso sollte sich der Westen hier einmischen? So laut Voss die „Handlungsanweisung“ dieses Buches, die „offensichtlich jahrelang befolgt worden sei“ – eine beunruhigende Perspektive für eine zukünftige Anleitung zum politischen Handeln nach dem Modell von Dracula-Bildern.

Verf. hinterfragt aus der Sicht der „Ost- bzw. Südosteuropawissenschaften“, wieweit der europäische Osten bzw. Südosten „ein strukturgeschichtlich fassbarer Erfahrungs- und Kulturraum ist, oder ob diese Andersheit von den Westeuropäern erst [durch ein von den geläufigen Stereotypen geprägtes dekonstruktivistisches Paradigma?] projiziert wird“ (S. 687). Für den Verf. scheint sich aber eine „Rückkehr zur prädiskursiven Realität“ abzuzeichnen – etwa die Linie einer politischen Vernunft? Verf.: „Wir schließen uns der Diskussion [über die Rückkehr der politischen Realität, der Vernunft?] aus der linguistischen Perspektive an“ (S. 687). Verf. kommt zunächst im Kapitel „Ethnische Minderheiten in Osteuropa“ (S. 687–698) auf deren Nachkriegsgeschichte zu sprechen, wobei nach 1945, wenn von Slawen die Rede gewesen sei, man vom Kommunismus entsprechend dem sowjetischen Gesellschaftsmodell geredet habe – sog. „geistige Landkarten“ (*mental maps*) als Folge der Aufteilung Europas durch Stalin und Churchill (S. 687). Die Zeiten haben sich bekanntlich geändert: laut Verf. liegen heute (in Anlehnung an Karl Schlögel, 2003; vgl. Voss, S. 697/8) Dublin oder Lissabon „in kulturgeschichtlicher Perspektive stärker an der europäischen Peripherie (...) als Riga, Lemberg oder Dubrovnik. Die geistige Landkarte des Kalten Krieges, auf der Europa am Berliner S-Bahnhof Friedrichstraße endete, ist längst obsolet“ (S. 687). So sei „Ex-Europa“ heute dabei, in einem *spatial turn* seine Grenzen neu zu ziehen und „alte Kulturräume wieder zu beleben“ (S. 687). Am Beispiel von Osteuropa zeige sich bei der Definition von „Minderheit“ und „Minderheitensprache“ laut Verf. in „Laborqualität, wie Gruppen zu Minderheiten gemacht werden“ (S. 687) – keine besonders schmeichelhafte Einschätzung der Politik- oder Sozialforschung, gar der Linguistik. Voss verfolgt diese (von der Politik gesteuerte bzw. zu verantwortende) Entwicklung nach der „Sprengung des ‚Völkerkerkers‘“ im sprachlich-kulturell durch das Deutsche dominierten Habsburgerreich, in dem noch um 1900 die Slawen fast 50 % der Bevölkerung ausmachten – eine „Minderheit“? Die Zerschlagung des Imperiums in Nationalstaaten wie Polen, Rumänien, Tschechoslowakei, Jugoslawien habe die Frage der Minderheiten nicht lösen können, die hier weiterhin einen Anteil von 20–40 % aufweisen würden (Voss, S. 688).

Wo liegt nun der Bezug zum Sprachlichen, zur Soziolinguistik? Voss fragt aus slawistischer Perspektive nach den „Spezifika der slawischen Sprachenwelt im europäischen Vergleichsrahmen, weshalb das Fach Slawistik nicht in der Lage sei, „die Instrumentalisierung von Sprache und Kultur im neuen osteuropäischen Ethnofundamentalismus methodisch in den Begriff zu bekommen und adäquat zu beschreiben“ (S. 688). Auch andere Philologien könnten ihre eigenen Positionen vor diesem Raster hinterfragen, wie beispielsweise die Romanistik: geht sie nicht auch nach dem von Voss ironisierten „Sammlerprinzip von Kleinsprachen“ vor, die „heute wie Trophäen behandelt“ würden? Zur Verteidigung der Romanistik wird man die in der Fachliteratur geleistete sprachliche Bestandsaufnahme gerade für Südosteuropa nicht als reinen „Sammlerfleiß“ abtun wollen, wie etwa der Beitrag von Corinna LESCHBER „Die Rudari in Serbien: Feldforschung zu Sprachgebrauch, Spezifika, Sprachmischung,

Archaismen“ (S. 338–351) in der Berücksichtigung sozio- und ethnolinguistischer Komponenten bei der Definition und Selbstfindung einer ‚Minderheit‘ (hier die ethnischen Roma aus Rumänien) belegt. Solche ‚kleinen‘ Ethnien im untersuchten Raum, wie beispielsweise die Minderheit/Ethnie der Aromunen in Albanien, Mazedonien, Griechenland, wurden zuletzt in einem Sammelband „The Romance Balkans“ (Belgrad, 2008, also im selben Jahr wie vorliegender Bd. erschienen) gerade auch in ihrem slawisch-romanischen Kontext behandelt. Voss’ Kritik hat mit Blick auf die von der traditionellen Sprachforschung bevorzugte grammatikalische Deskription des Sprachmaterials ihre Berechtigung, dürfte heute aber hinfällig sein. Damit ist aber nicht schon das Problem der Definition von „Minderheit“ gelöst, wie die gezielten mündlichen Nachfragen der Exploratoren nach der ethnisch-sprachlichen Selbstbestimmung jener Gruppen zeigen (vgl. den o.g. Bd. aus 2008). Ihre Selbstbestimmung definiert sich keineswegs nur nach erprobten Mustern soziolinguistischer Methodik, sondern beruft sich gerade meist auf die überlieferten Mythen, die als altehrwürdige Wahrheiten über dem geschichtsträchtigen Raunen innerhalb der eigenen Gruppe wabern.

Bleiben wir noch beim Slawischen. Laut Voss (S. 690) ist „der Hinweis, dass außer den Russen alle Slawen in Vielvölkerstaaten eingebunden waren, (...) zu unspezifisch“. Verf. liefert daher einen Rückblick (S. 690–696) auf die „unterschiedlichen politischen Kontexte, in denen die Slawen im 19. Jahrhundert in die ethnonationalen Bewegungen eingebunden waren“; zunächst lebten sie im Habsburgerreich (S. 690–694) mit dem größten Anteil an (süd)slawischen Minderheiten, z.B. die Burgenlandkroaten; ab dem 16. Jhdt. sind sie in das ehemalige Westungarn eingewandert [vgl. ungar. *Kismarton* ‚Klein-Martin‘, heute österr. *Eisenstadt*] oder die Windischen bzw. Slowenen, die seit 1921 nach einer Volksabstimmung „loyale Habsburger Untertanen“ (S. 691) vor allem im Jörg-Haider-Land Kärnten durch den unsinnigen „Ortsstafelsturm“ wieder in das Licht kleinkariierter, dumpfer Ausgrenzungspolitik gerieten (laut „Der Standard“, Wien, vom 14. Juli 2010, S. 6, hat Kärnten inzwischen „drei korrekte zweisprachige Ortstafeln“ nach Urteil des Verfassungsgerichtshofs aufgestellt, z.B. *Ebersdorf/Drveša vas*). Eine weitere von Voss aufgelistete slawische Minderheit im Nordosten des ehemaligen Habsburgerreiches, die sog. „Russinen“, ist eine auch den Rumänisten unter dem Ethnonym „Ruthenen“ bekannte Gruppe (aus den ukrainischen Transkarpaten) mit ihrem (sprachlichen) Einfluss auf das moldauische Rumänisch. Für Voss bietet diese Gruppe „das kurioseste Beispiel für Kleinsprachenplanung und zugleich für Ethnogeneseprozesse ...“, was Voss (S. 692) mit seinem Hinweis auf die „äußerst spannende Identitätspolitik“ dieser Russinen präzisiert: ihnen bedeute die unierte Kirche (griechisch-katholischer Konfession) der „zentrale Pfeiler“ ihrer Identität, weshalb sie nach 1945 in der Sowjetunion verfolgt worden seien und „die russinische Bewegung heute (in der Ostslowakei, in den ukrainischen Transkarpaten, Polen) vom antikommunistischen Diskurs der Viktimisierung“ (S. 692) lebe: „Je stärker die Russinen der staatlichen Ukrainisierungspolitik ausgesetzt waren, desto stärker orientieren sie sich heute in die russische Gegenakkulturation“: sie würden den Streit zwischen Polen und der Ukraine um Galizien zum Rückzug in „eine politisch neutrale Lokalidentität“ benutzen; Verf. zeichnet die „Sprachplanung und das ethnische Engineering“ der Russinen nach, mit Verweis auf Unterstützung der Bewegung von außerhalb, aus Kanada, beispielsweise unter Be-

rufung auf den aus den Karpaten stammenden Andy Warhol: „Die Portraits der Tomatensuppenbüchsen werden so zum genuin russinischen Beitrag zur Weltkultur stilisiert“ (S. 693). Warum aber sollte nicht jede – kleine oder große Ethnie – auf dies oder jenes Symbol oder Logo zur Selbstdarstellung abheben dürfen?

Dieser Sammelband überschreitet – wie der Titel suggeriert – in der Tat nicht nur politische und kulturhistorische Grenzen, sondern auch die Methoden altehrwürdiger Einzeldisziplinen der sog. Humanwissenschaften, vor allem der klassischen Philologien. Die hier thematisch weitgefassten Beiträge aus dem Bereich der Slawistik, Balkanologie, Romanistik oder auch der Hungarologie dürfen als Belege für den Verzicht auf den Einsatz überlieferter Methoden gesehen werden. Dies gilt vor allem für die traditionell gepflegte „historisch-vergleichende“ Beschreibung der indogermanischen Sprachen. Die anvisierte „Grenzüberschreitung“ zielt, wie die zahlreichen Beiträge zeigen, in unterschiedlicher Form und Intensität unter Einbeziehung beispielsweise von Philologie, Soziolinguistik, Politik-Geschichte oder der Volkskunde, auf eine Gesamtschau der unterschiedlichen Faktoren, die einen Einblick in das politisch-kulturelle Selbstverständnis einer Nation oder auch der verschiedenen ethnischen Minderheiten innerhalb eines größeren, politisch-kulturell dominanten Staatsverbandes erlauben würden. Eine ethnische Selbstfindung beruht – wie hier aus unterschiedlichen Blickwinkeln beschrieben wurde – auf einem Zusammenspiel recht unterschiedlicher Faktoren, von denen neben der sprachlichen Identifikation gerade auch das religiöse Bekenntnis als eine der wesentlichen Konstanten berücksichtigt werden muss.

Bleiben zwei Fragen, erstens: Wieweit können die Vertreter der Einzeldisziplinen, beispielsweise die Philologen, die Ergebnisse anderer Disziplinen in eine übergreifende Schau zum Verständnis für die Herausbildung jener ethnischen Identitäten einbringen? Zweitens: Wieweit kann eine quasi enzyklopädische Sammlung wie der vorliegende Sammelband jüngeren Forschern eine berufliche Perspektive für eine weitere Beschäftigung ‚in Sachen Südosteuropa‘ aufzeigen? Auf jeden Fall lohnt sich, gerade auf Grundlage dieses Sammelbandes, die weitere Diskussion um dieses heute wieder uneingeschränkt zugängliche Südosteuropa.

Rostock

RUDOLF WINDISCH